

Universität et révolution : les étudiants d'Europe Orientale à Genève au temps de Plékhanov et de Lénine

Autor(en): **Mysyrowicz, Ladislas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **25 (1975)**

Heft 4

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UNIVERSITÉ ET RÉVOLUTION

*Les étudiants d'Europe Orientale à Genève
au temps de Plékhanov et de Lénine*

Par LADISLAS MYSYROWICZ

I. Université et Société

En 1873–76, la création d'une Faculté de médecine permettait à l'ancienne et illustre Académie de Genève, fondée en 1559 par Calvin, de se muer en Université. Celle-ci allait dès lors connaître une croissance continue et jouir d'un grand rayonnement à l'étranger.

Au moment de sa mutation, l'Académie ne comptait que 120 étudiants réguliers. Avec les «auditeurs», elle atteignait le chiffre modeste de 225 inscriptions. Plus de la moitié étaient des étrangers. A côté de 74 Genevois et de 25 ressortissants d'autres Cantons, on y recensait 75 Français – théologiens pour la plupart –, 8 Allemands, 7 Russes, 7 Roumains, 6 Anglais, 6 Américains, 3 Espagnols, 3 Hongrois, 3 Grecs, etc.¹. Quarante ans plus tard, les cinq Facultés genevoises enregistreront un effectif près de huit fois plus élevé.

Au cours de ces quarante ans, l'effectif des étudiants helvétiques a été multiplié par 2,7. Les inscriptions «occidentales» sont restées stationnaires ou étaient en régression: les Anglais étaient encore au nombre de 6, les Américains plus que 5 et il ne restait que 34 Français. La croissance numérique de l'Université était surtout due à l'afflux d'étudiants allemands – 19 fois plus nombreux que quarante ans auparavant – et de slaves: 9 Serbes, 89 Bulgares, 583

¹ *Swiss Times*, 25 février 1872.

Semestre d'été 1913

	<i>Etudiants</i>				<i>Auditeurs</i>				<i>Total général</i>
	<i>Genevois</i>	<i>Confédérés</i>	<i>Etrangers</i>	<i>Total</i>	<i>Genevois</i>	<i>Confédérés</i>	<i>Etrangers</i>	<i>Total</i>	
Faculté des Sciences	41 (5)	42 (3)	189 (56)	272 (64)	11 (3)	3 (—)	33 (5)	37 (8)	309 (72)
Faculté des Lettres et des Sciences sociales	20 (4)	30 (8)	180 (108)	230 (120)	51 (48)	19 (11)	88 (70)	158 (129)	388 (249)
Faculté de Droit	23 (—)	14 (—)	170 (3)	207 (3)	7 (—)	3 (—)	11 (—)	21 (—)	228 (3)
Faculté de Théologie	4 (—)	— (—)	18 (—)	22 (—)	7 (6)	2 (—)	6 (1)	15 (7)	37 (7)
Faculté de Médecine	40 (5)	63 (2)	521 (230)	624 (237)	13 (5)	36 (20)	34 (18)	83 (43)	707 (280)
Totaux	128 (14)	149 (13)	1078 (397)	1355 (424)	89 (62)	63 (31)	162 (94)	314 (187)	1669 (611)

Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre d'étudiantes (compris dans le nombre total).

Russes — plus de la moitié de l'Université à eux seuls. Nous verrons les tensions qui en sont résultées.

Ainsi, le développement remarquable de l'Université de Genève n'a guère découlé d'une demande interne spontanée. Sans l'ouverture sur l'Est européen, elle serait restée minuscule, en deçà du seuil critique permettant la croissance qualitative et une rentabilisation des coûts fixes. C'est le parti radical qui a donné l'impulsion à cet admirable développement. La politique d'expansion universitaire, de 1872 à la première guerre mondiale en tout cas, a été son œuvre. Cela lui a valu des critiques de la part des milieux conserva-

teurs. Nous y reviendrons. Le parti radical était certainement animé, en la matière, par un sens aigu du progrès, par une noble conception du prestige de la cité faisant de l'enseignement son plus beau fleuron. Ces belles motivations n'excluent pas des mobiles plus terre à terre. Nous ne faisons pas seulement allusion aux nominations de professeurs. Dans les années soixante-dix du siècle dernier, on commence déjà à entrevoir que le secteur tertiaire aura un rôle prépondérant à jouer dans l'avenir économique du Canton. Une Université dynamique serait un atout pour consolider ses avantages naturels: «Erlangen, Tübingen, villes bien moins importantes que Genève, possèdent une faculté de médecine», déclarait James Fazy en 1872 devant le Grand Conseil. Et il poursuivait: «il n'en existe aucune dans la Suisse romande et nous devons nous hâter si nous ne voulons pas que le Canton de Vaud nous devance².» A côté de cette saine émulation, il y a le souci très concret de favoriser ce qu'on appelait à l'époque «l'industrie des étrangers». On cherche alors activement à attirer et à retenir dans cette ville les rentiers. 90 millionnaires, dont plusieurs multimillionnaires y étaient fixés à demeure³. Ils y jouissaient d'une fiscalité légère et d'un climat de paix sociale; comme l'affirmait, en effet, Georges Favon devant les députés en 1887: «A Genève, nous n'avons pas à redouter les ruptures, nous n'avons pas la grande industrie⁴.» A la même époque, le professeur Carl Vogt se félicitait publiquement de la «place tout à fait exceptionnelle et unique dans le monde civilisé» qu'occupait l'Université de Genève. Elle seule méritait pleinement le titre d'*Université internationale* vu qu'ici comme nulle part ailleurs «l'élément indigène» jouait «un rôle subordonné vis-à-vis des étudiants confédérés et étrangers»⁵. Ne comptait-elle pas 255 étudiants et auditeurs étrangers, contre 244 à Berlin? Les autres Universités romandes n'entraient pas en ligne de compte: celle de Lausanne était réduite à 78 étudiants réguliers et Neuchâtel n'en avait que 28.

² *Mémorial du Grand Conseil*, 1872, p. 1095.

³ *Ib.*, 1886, p. 471.

⁴ *Ib.*, 19 janv. 1887.

⁵ CARL VOGT, *Quelques mots sur la question universitaire*, Genève, 1886, 78 p. (*passim*).

Carl Vogt ne manquait pas d'insister sur l'importance économique de l'Université. «L'industrie de l'instruction publique et privée» jouait un rôle considérable sur la place. On pouvait même se demander si elle ne mettait pas plus d'argent en circulation que l'horlogerie. «En tous cas, ajoutait-il, les nombreux pensionnats, institutions, écoles, etc., attirent [chez nous] une quantité de monde, non seulement des jeunes gens, mais encore des adultes, et tous ces gens dépensent et font vivre.» Selon ses estimations, peut-être légèrement optimistes, l'étudiant moyen dépensait 1200 fr. par an pour vivre, soit au total une «somme d'un demi million au moins qu'apporte et met en circulation la jeunesse studieuse de notre Université»⁶. Le revenu des professeurs dépendait directement du nombre d'inscriptions prises chez eux, ce qui avait pour effet d'accroître énormément les inégalités de revenus dans le corps professoral. Le traitement fixe d'un professeur ordinaire était de 6000 fr. au maximum par an; celui d'un professeur extraordinaire, trois fois plus bas. Mais avec le système du casuel, ceux qui assuraient les grands cours généraux en Sciences et en Médecine arrivaient à toucher jusqu'à 14 000 fr., 19 000 fr. et même 28 000 fr., tandis que nombre de leurs collègues, notamment en Lettres, devaient se contenter de la portion congrue⁷. A titre indicatif: le gain moyen d'un ouvrier à Genève, au début du XX^e siècle, en situation théorique de plein emploi, plafonnait autour de 1200-1500 fr. par an (4 à 5 fr. par jour)⁸. La dépense d'un étudiant équivalait au gain d'un chef de famille ouvrier et devait correspondre à peu près au dixième du revenu moyen d'un professeur. La classe ouvrière genevoise était, pour ainsi dire, mathématiquement exclue de l'Université. Cela paraissait faire partie de l'ordre naturel des choses. «Il y a chez nous deux catégories de jeunes gens», affirmait crûment un député, ceux qui sont destinés à devenir ouvriers et ceux qui doivent être patrons⁹.» Cet orateur poursuivait par des considérations, qui mériteraient d'être approfondies,

⁶ *Ib.*, p. 10 et *passim*.

⁷ *Mémorial*, 15 mai 1903, pp. 1657 et ss.

⁸ *Ib.*, fév. 1905, p. 340; *Journal de Genève*, 14 mars 1903.

⁹ *Mémorial*, 7 avril 1886, p. 452.

sur les changements structurels nés, dans la classe aisée, de l'expansion de l'enseignement supérieur. A l'en croire, les traditions de naguère s'étaient perdues. Avant la création de l'Université, ces «jeunes gens dont la situation sociale permet qu'ils deviennent des patrons» suivaient «pour la plupart la carrière pastorale. Mais la vie est [depuis lors] devenue plus agréable, elle présente tant d'attraits que parmi ceux qui deviennent théologiens, on ne trouve plus guère que des hommes ayant une vocation bien déterminée ou désireux de faire un beau mariage.» C'est probablement plus qu'une boutade. L'ancienne Académie fournissait une culture générale de type classique à la classe supérieure de la société. Désormais, à l'Université, se pressent des jeunes gens issus de couches plus larges de la bourgeoisie, d'où une surproduction de diplômés dans les carrières libérales. On se plaint d'un surnombre de médecins, d'avocats, de dentistes.

Le développement de l'Université suscite des résistances de la part des milieux conservateurs. En 1888, un avant-projet de loi prévoit, à titre exceptionnel, la possibilité d'exonérer les Suisses *nécessiteux* du paiement des taxes universitaires. Carteret, le successeur de James Fazy à la tête du gouvernement radical, s'oppose à cette discrimination entre ressortissants nationaux et étrangers. Après avoir plaidé l'absence de précédents de ce genre ailleurs, il attire l'attention des députés sur l'inélasticité de la demande :

«Notre Université compte un grand nombre d'étrangers à la Suisse. Désire-t-on qu'ils ne viennent plus chez nous? [...] Il y a un certain nombre d'étudiants qui ont juste de quoi vivre modestement en faisant leurs études. Ne leur donnera-t-on aucune facilité? Si on ne peut les décharger d'une partie des rétributions à payer, cela les éloignera de Genève, et dans un moment où les affaires vont déjà mal, les logeurs, maîtres de pension et autres verront leur clientèle diminuer. [...] Est-ce dans un moment où il y a tant d'appartements à louer qu'il faut prendre encore une mesure qui réduira le nombre des étrangers qui se fixent chez nous? Faut-il choisir le moment où les affaires vont mal pour réduire les commandes qui se feront chez les tailleurs et les cordonniers¹⁰?»

Mais la droite, davantage liée au grand commerce et aux professions libérales qu'à la boutique et à l'échoppe, contestait ce

¹⁰ *Ib.*, 15 mai 1888, pp. 1055 et ss.

genre d'argument ; les rentiers d'autre part désiraient essentiellement une politique d'économies budgétaires et, par conséquent, une diminution ou un frein aux crédits alloués à l'enseignement supérieur. Tel orateur faisait valoir que des individus incapables de déboursier 150 à 200 fr. pour leurs taxes semestrielles ne pouvaient guère être des « clients » intéressants. Un autre s'inquiétait : « Est-il avantageux pour une ville de voir trop de personnes se lancer dans certaines professions, la médecine par exemple ? Il y a déjà beaucoup de médecins étrangers qui se fixent parmi nous, faut-il encore en augmenter le nombre en leur permettant d'étudier pour rien et de faire ensuite concurrence aux nationaux ? »¹¹ Le 8 août 1900, le leader radical Georges Favon confiait aux députés les démarches qu'il venait d'entreprendre pour attirer à Genève, à la chaire vacante de Physique, le jeune savant Pierre Curie. Le député Chenevière exprima à cette occasion la mauvaise humeur des milieux conservateurs :

« Si le résultat de l'Université est de faire venir des savants étrangers pour instruire des étudiants pour la plupart étrangers, je crois qu'un de ses buts n'est pas atteint. [...] Je crois qu'au point de vue financier, l'Université est une très mauvaise spéculation pour le Canton. On y met trop d'argent et on en retire assez peu¹². »

Le raisonnement de Favon obéissait à une autre logique. Les professeurs de renom augmentaient le prestige de la cité au dehors et attiraient les étudiants étrangers. Les couches moyennes de la population en tiraient indirectement profit. C'est ce qui comptait à ses yeux. « Le but de l'Université, ajoutait-il à l'adresse des conservateurs, n'est pas de donner une place bien rémunérée à quelques personnes sans qu'elles aient à se déranger. » Elle est en outre « un des éléments de rapport et de prospérité de notre pays. Nous arrivons à avoir un millier d'étudiants ; cela représente une dépense et c'est de l'argent qui reste dans notre pays. Les étudiants mangent et vivent. Allez dans certains quartiers, vous y verrez des mai-

¹¹ *Ib.*, pp. 1055 et ss.

¹² *Ib.*, août 1900, p. 1036 et *Annexes*, p. 372.

sons entières occupées par eux¹³». Dans un autre débat, Favon admettait qu'une Université comme celle-ci était «un gouffre» budgétaire mais, précisait-il aussitôt, cela était dû aux frais fixes et au progrès technologique sans être imputable à l'accroissement numérique des étudiants. Et heureusement, il y avait ces compensations matérielles: «lorsque les ouvriers, les commerçants se plaignent de ce qu'on dépense trop largement pour l'Université, ils ont tort. [...] Il y a des maisons, des rues presque entièrement occupées par des étudiants, des pensions qui en vivent¹⁴.» Ce qui donnerait à penser qu'une partie de la classe ouvrière et même une fraction des couches moyennes constituant l'ossature du parti gouvernemental joignaient leurs voix aux protestations de la droite conservatrice contre la politique universitaire des radicaux.

II. Russes et Allemands

Pour tout un ensemble de raisons, les étudiants «Russes» (terme par lequel on désignait tous les sujets du tsar mais souvent aussi leurs camarades «orientaux» – Bulgares, Turcs, Persans, Polonais, Roumains, Serbes) étaient moins bien tolérés que les étudiants dits «occidentaux». Du seul fait de leur nombre, ils attireraient sur eux l'attention tandis que Français, Anglais, Italiens, Américains passaient à peu près inaperçus. Quant au gros noyau d'étudiants allemands, il était fréquemment présenté comme un contre-poids à l'*orientalisation* de l'Université ainsi qu'à sa féminisation. Ajoutons qu'à cette époque, les sociétés helvétiques d'étudiants *portant couleurs* étaient encore très vivantes. Or leur folklore et leurs structures étaient d'inspiration germanique; elles étaient calquées sur le modèle des *Burschenschaften*. Ces traditions communes rapprochaient d'une certaine façon les étudiants d'Outre-Rhin des étudiants nationaux tandis que les Orientaux vivaient généralement

¹³ *Ib.*, p. 1038. En 1896, on dénombrait à Genève 235 pensions bourgeoises et 471 autres «logeurs»; nombre de veuves vivaient de cette seule ressource.

¹⁴ *Ib.*, 29 mai 1901, p. 477.

à part, en «chameaux» (terme désignant les étudiants ne *portant pas couleurs*). Le style de vie étudiantin des uns et des autres était très différent. La vie communautaire des «Russes» se caractérisait par une forte présence féminine. Leurs organisations remplissaient des tâches de secours mutuels et étaient dotées de «cuisines» à elles. En outre, leur coloration politique était très marquée. Quand les étudiants «Orientaux» défilaient, ce n'était pas tant derrière un fanion de société académique que le Premier mai, en arborant le drapeau rouge. A l'instar des «gauchistes» d'aujourd'hui, ils effrayaient le bourgeois, provoquaient sa fureur. Nous aurons l'occasion d'en parler plus loin. Sur un autre plan encore, la situation des Allemands et des Orientaux était dissymétrique. Les premiers ne terminaient pas, en règle générale, leurs études ici. Par conséquent, sur le marché local du travail, ils ne menaçaient d'aucune manière les indigènes. Les réflexes protectionnistes ne s'exerçaient pas contre eux. Ils arrivaient en principe à Genève pour un semestre ou deux dans le but d'élargir leur horizon culturel et se perfectionner dans notre langue. Dans le climat de tension franco-allemand, beaucoup de jeunes Allemands préféraient la Suisse romande à des villes comme Paris, Lyon ou Montpellier. L'accroissement numérique des étudiants germaniques connut un bond avec l'apparition, vers 1900, de trois Privat-docents spécialisés en Droit germanique, dont l'un fut bientôt élevé au rang de professeur. Concession exceptionnelle faite à cette catégorie: il enseignait en allemand. La force de l'inertie a maintenu cette situation jusqu'à nos jours; à l'origine, la création de cette chaire répondait à des objectifs bien définis: il s'agissait d'attirer à Genève la «clientèle» germanique au moment où diverses mesures étaient prises pour freiner l'«invasion russe» à l'Université. Ces inscriptions allemandes avaient un caractère nettement saisonnier. En été 1907 par exemple, elles s'élevaient à 133 en Faculté de Droit pour retomber à 27 au semestre suivant; en hiver 1912/1913, elles stagnaient à 29 pour se regonfler à 86 six mois plus tard. En revanche, les effectifs des Orientaux progressaient régulièrement d'une année à l'autre, avec une légère récession en été. Ce double phénomène n'est pas sans revêtir une signification sociale. Les étudiants allemands, généralement riches, arrivaient, accompagnés d'une partie de leur famille, sur les rives du Léman, à la bonne saison.

Ils y louaient de grands appartements, s'adonnaient aux joies d'une villégiature studieuse qui se poursuivait en tourisme pendant les vacances. A l'opposé, maints étudiants russes, aux maigres ressources, cherchaient pendant ces mêmes mois d'été une occupation temporaire, soit comme répétiteurs, soit à quelque emploi paramédical dans un sanatorium ou une station thermale. Les plus démunis désertaient la Faculté de Médecine ou des Sciences vers Pâques déjà.

Lorsqu'à propos de l'Université on invoquait les *étrangers*, on entendait généralement par là les «Orientaux»; ces deux termes étaient synonymes, dans le langage courant, avec ceux de «Slaves» et de «Russes». Dans ce système de cercles concentriques, la partie désignait le tout et inversement. Fait curieux, le qualificatif de «Juifs» était rarement utilisé à leur égard. C'était pourtant le plus grand dénominateur commun de l'ensemble. Quoi qu'il en soit, si la majorité des Orientaux de l'Université de Genève étaient sujets de l'autocrate russe, ils appartenaient pour la plupart à la catégorie des allogènes. A la veille de la première guerre mondiale, ils se trouveront scindés en groupes ethniques spécifiques par la montée des nationalismes. Vers 1900, ces distinctions n'étaient encore que latentes. Les Juifs, en particulier, n'avaient pas encore pris massivement conscience de leur judaïté. Lithuaniens, Ukrainiens, Arméniens, Georgiens, Polonais, Biélorussiens vivaient regroupés avec leurs camarades originaires des Balkans, de Galicie, de Poznanie, de Turquie ou de Perse dans ce quartier, proche de l'Université, dont l'artère principale était la Karoujka – la rue de Carouge – et que les Genevois avaient baptisé «la petite Russie». Ce quartier, Roger Martin du Gard l'a évoqué dans *Les Thibault*; il apparaît aussi en arrière-plan dans le roman de Joseph Conrad, *Sous les Yeux de l'Occident*. Dans les deux cas, il est peint non sans raison, comme un foyer révolutionnaire. Pour la police de l'époque, cette *petite Russie* constituait un «milieu»: à la fois opaque et soigneusement quadrillé...

Sans doute, ces allogènes, ces Juifs de Russie surtout qui fuyaient en Occident l'étroit carcan du *numerus clausus* imposé à leur endroit par l'autocratie, fréquentaient aussi d'autres Universités helvétiques, celles de Lausanne, de Berne et de Zurich principalement. Ils

affluaient de même à Berlin, à Munich, à Vienne, à Paris... Mais nulle part la conjonction entre étudiants et émigrés politiques n'a été aussi étroite que dans la *petite Russie* genevoise. Cela confère à cette colonie une valeur exemplaire et une importance historique tout à fait exceptionnelle. Ainsi que l'avait pressenti Conrad de façon vague, cette Genève était, sous sa façade tranquille, un des points chauds du globe¹⁵.

III. Les étudiants « Russes » en cause

A la fin du siècle dernier, une campagne se déchaîne contre la surpopulation orientale à l'Université. Un périodique patronné par des enseignants conservateurs en prend la tête¹⁶. On y dénonce systématiquement « l'invasion russe ». Le tournant du siècle marque aux yeux de ses rédacteurs un grave changement dans la composition ethnique des Universités suisses. Au cours de l'année académique 1900/01, les statistiques font ressortir que, pour la première fois, le nombre des étudiants russes dans notre pays (773) a dépassé celui des allemands (664). Les Russes comprennent alors 570 femmes. C'est d'abord à elles qu'on s'en prend. Cette rupture d'équilibre, commentait la *Suisse Universitaire*, « marque pour Genève particulièrement, une détérioration funeste de la qualité des étudiants et va à fin contraire des efforts faits pour retenir la clientèle allemande ». Dans le cas particulier genevois, on s'alarmait surtout de la prépon-

¹⁵ A titre de comparaison, cf. sur les années 60: ALAIN BESANÇON, *Education et Société en Russie dans le second tiers du 19^e siècle*, Paris, Mouton, 1974; sur la colonie russe de Zurich des années 70: JAN M. MEIJER, *Knowledge and Revolution, the Russian Colony in Zurich (1870-1873)*, Assen, 1955; sur les étudiants russes en Allemagne: BOTHO BRACHMANN, *Russische Sozialdemokraten in Berlin, 1895-1914. Mit Berücksichtigung der Studentenbewegung in Preussen und Sachsen*, Berlin-Est, 1962. Sur les émigrés russes en Suisse, cf. ALFRED SENN, *The Russian Revolution in Switzerland, 1914-1917*, Madison, 1971.

¹⁶ La *Suisse Universitaire*, qui avait pour rédacteur le professeur Roget; faisaient partie du comité de rédaction: Eugène Choisy, Ed. Claparède, F. Ferrière, F. Martin, Maurice Trembley, William Viollier.

dérance de «l'élément oriental» en Médecine¹⁷. Au semestre d'hiver 1902/03, on recensait dans cette Faculté une trentaine de Genevois et moins de 50 ressortissants d'autres Cantons. En face, 275 étrangers. Sur ce total, 201 Russes et 34 Bulgares qui constituaient «un bloc homogène de 235 étudiants» alors que l'ensemble de l'Université n'accueillait au même semestre que 84 Allemands (164 au semestre d'été). Conclusion de la *Suisse Universitaire*: «cette énorme majoration de l'élément étranger par une clientèle orientale «spéciale» est contraire aux bonnes conditions de recrutement indispensable à la marche de nos établissements supérieurs d'instruction publique¹⁸.» Leur pauvreté n'était pas le moindre sujet de re-

¹⁷ Cf. la *Suisse Universitaire*, mai 1903, p. 230, sept.-oct. 1904, pp. 23 et ss., avril 1905, p. 194. — Voici quelques éléments de comparaison tirés de la presse quotidienne: en 1902, l'Université de Berne comptait 1179 étudiants dont 348 dames; sur ce total, 542 étrangers dont 402 Russes (291 dames) et 63 Allemands. L'Université de Lausanne avait cette même année un effectif de 721 étudiants dont 151 Russes et 144 Allemands. — En avril 1901 on recensait à Paris 10 925 ressortissants russes dont 6000 adultes; les étudiants russes, «en nette augmentation» y étaient 700 environ (Archives nationales, Paris, F7/12897).

¹⁸ *Suisse Universitaire*, nov. 1903, p. 92. — Voici, tirée de l'officielle *Liste des autorités, professeurs, étudiants et auditeurs de l'Université de Genève* les chiffres détaillés pour le semestre d'hiver 1907-1908, qui marque un pallier dans la fréquentation des Russes à Genève. Nous donnons les contingents nationaux par ordre d'importance pour les seuls étudiants. (Nous n'avons retenus que les dix premiers groupes nationaux.)

Semestre d'hiver 1907-1908, nationalité des étudiants (auditeurs exclus)

	Faculté des Sciences	Faculté des Lettres	Faculté de Droit	Faculté de Théologie	Faculté de Médecine	Total
Russie	182	90	37	—	362	671
Bulgarie	30	40	184	—	16	270
Allemagne	2	24	35	1	4	66
France	3	3	3	8	—	17
Turquie	4	5	5	—	2	16
Italie	6	1	4	2	2	15
Roumanie	3	4	5	—	—	12
Grèce	—	1	9	1	1	12
Amérique (E.-U.)	—	8	—	—	1	9
Serbie	1	4	1	—	3	9

proches à leur égard. La *Suisse Universitaire* tirait argument d'une enquête du «Verein für Jüdische Statistik» à Berlin, jugée valable par analogie pour Genève. Il en ressortait que sur 220 étudiants émigrés, 40 seulement dépensaient mensuellement l'équivalent de 150 fr. ou davantage; 72 se situaient dans la tranche de ceux qui disposaient de 100 fr. à 125 fr. par mois. Par contre, 13 n'avaient pour vivre que 50 fr. par mois, 21 entre 50 fr. et 65 fr., 30 de 65 fr. à 75 fr.; 54 de 75 fr. à 100 fr....¹⁹

En 1903, l'agitation russophobe s'élargit. L'Association des Intérêts de Genève accuse les étudiants «slaves» d'être des fauteurs de désordre faisant fuir les touristes étrangers. On leur impute une part de responsabilité dans la grève générale déclenchée l'hiver précédent à Genève. Entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre 1902, 215 655 étrangers avaient passé la nuit dans les hôtels et pensions locales. C'était un record absolu, affirmait le Comité de l'Association dans son rapport à l'Assemblée générale ordinaire du 2 février 1903. Mais le résultat touristique aurait dû normalement être meilleur encore: «Pourquoi faut-il, y déplorait-on, que nous soyons néanmoins obligés d'apporter ici une note pessimiste? Pourquoi faut-il que nous constatons qu'il a suffi de la grève générale et des déplorables désordres qui en ont été la conséquence, pour qu'à partir de ce moment l'arrivée diminue brusquement et que la statistique établie du 15 octobre au 31 décembre accuse un déficit sur l'année dernière, pour la même période, de 8782 voyageurs? N'est-il pas déplorable que toute la vie économique d'un peuple travailleur comme le sont nos concitoyens soit à la merci de quelques énergumènes plus soucieux de ménager leur vanité boursouflée et intransigeante que de se rendre vraiment utiles aux braves gens qu'ils mènent à l'assaut du capital dont il est cependant impossible de se passer.» Le contexte mettait les étudiants «slaves» en cause dans cette grève. On y dressait un parallèle entre un signe réjouissant: 319 rentiers de plus s'étaient fixés à Genève au cours des 12 mois écoulés, et un indice défavorable: 220 nouveaux étudiants étrangers, dont la moitié en provenance des pays de l'Est, s'étaient inscrits à l'Université:

¹⁹ Ce «Verein für Jüdische Statistik» était lié à la Fraction démocratique de Chaïm Weizmann.

«Les étudiants de race slave sont en augmentation de 110 sur l'an dernier et nous enregistrons cette différence sans le moindre orgueil. A aucun point de vue, nous n'avons à nous louer de cette clientèle que nous voyons, à d'honorables exceptions près, pactiser avec le désordre chaque fois que l'occasion s'en présente! Nous nous souvenons de l'affaire de l'écusson du consulat russe, de la grève générale où lesdits étudiants et étudiantes figuraient en bons rangs dans le cortège. Tout récemment, il a fallu que les mêmes éléments de désordre se montrassent lors de la superbe manifestation du 31 décembre à minuit devant [la Cathédrale] Saint Pierre et que les citoyens recueillis et chantant [le chant patriotique] *Cé qué l'ainhaut* eussent la douleur de subir un cortège d'étudiants slaves entonnant l'Internationale²⁰!!»

En 1904, Louis Roux, président de l'Association des Intérêts de Genève, publiait une brochure intitulée *Genève, ville de séjour*. Le *Journal de Genève* du 28 février en citait complaisamment les extraits suivants :

«Tous les étudiants ne sont pas de même qualité morale et sociale: à côté des étudiants sérieux du pays ou des Etats voisins, que nous apprécions vivement et que nous avons raison de chercher à attirer chez nous, il est nombre d'éléments douteux dans l'invasion de jeunes Orientaux des deux sexes que nous subissons. Beaucoup de Genevois se demandent [...] si les dépenses occasionnées par ces étudiants-là sont profitables [...] Beaucoup estiment [...] que nous faisons œuvre de dupes en dépensant chaque année des sommes énormes pour une catégorie d'étudiants dont nous pourrions nous passer, sans nuire en rien à la prospérité de notre ville.»

Cette question des étudiants orientaux devint un des chevaux de bataille de la droite lors des élections pour le renouvellement du gouvernement cantonal en novembre 1903. Les conservateurs lancèrent à cet effet un *Appel aux électeurs* contenant un manifeste: «Les abus du régime radical-socialiste à l'Université». Qu'est-il advenu de l'Université sous le régime radical-socialiste? y demandait-on :

«Elle [l'Université] a compté, l'hiver dernier 1222 étudiants et auditeurs, et, en été, 1115.

Voilà, direz-vous, une Université extrêmement fréquentée.

Oui, mais par qui? Voilà ce qui importe.

²⁰ Association des Intérêts de Genève, *Rapport*, 1903. En 1903, l'Association était présidée par Louis Roux; siégeaient au comité: F. Lombard, G. Mallet, E. Naef, L. Zbinden.

Dans ce nombre imposant ne rentraient que 249 étudiants genevois et confédérés, en hiver, et encore 249 étudiants genevois et confédérés, en été.

En revanche, nous avons fourni, l'hiver dernier, leur instruction supérieure à 852 étrangers, et, pendant l'été, à 813. Ces étrangers forment un tout, un bloc compact d'étudiants et d'étudiantes russes, bulgares, grecs et roumains. Cette affluence étrangère chez nous est égale à celle de l'Université de Berlin, ville qui compte deux millions d'habitants.

Certes, le peuple genevois, pour qui l'Université a été fondée et qui la défraie de sa poche, est fier de voir son Université si hautement appréciée par les jeunes Orientaux qui s'y donnent rendez-vous.

Mais l'honneur n'est pas tout. Il faut aussi regarder l'argent.

[...]

C'est la mise en coupe réglée des ressources du Canton par les Orientaux.

Voilà où nous a conduits le régime radical-socialiste!

Et qu'on ne nous dise pas que ces Orientaux font à Genève des dépenses dont profite l'ensemble de la population.

Les étudiants vraiment profitables et vraiment intéressants sont ceux dont les parents sont domiciliés dans le Canton. [...]

Certains [...] professeurs, qui sont les soutiens politiques du régime, sont aussi ceux qui nous imposent l'invasion des Orientaux. [...]

A l'Université comme ailleurs, nous voulons des économies et de l'ordre! [...] ²¹.»

Cette vague xénophobe n'épargna pas la jeunesse. Le 6 février 1903 se tenait à la brasserie Landolt une «assemblée des étudiants de nationalité suisse», présidée par un candidat genevois en médecine. On y décida le lancement d'une pétition tendant à rendre plus sévères les conditions d'immatriculation des étrangers. Des manifestations similaires eurent lieu dans les autres villes universitaires de Suisse. L'organe socialiste *le Peuple* expliquait qu'elles révélaient un sentiment d'hostilité à l'égard des étudiants et étudiantes russes de la part «d'étudiants suisses pour la plupart fils de famille aisés ²²».

²¹ *Aux électeurs*, imprimerie du *Journal de Genève*, s. d. (1903), 4 p.

²² *Le Peuple*, 7-14 fév. 1903; cf. également, sur les protestations contre l'invasion des étudiantes russes à la faculté de médecine de Berne, le *Journal de Genève* du 8 janv. 1903. Selon la *Tribune de Genève* du 23 mars 1904, les sept universités helvétiques totalisaient, au semestre d'hiver 1902/03, 2336 étudiants nationaux et 2464 étrangers; le nombre des étudiantes avait doublé au cours des quatre dernières années: de ce contingent, les étudiantes slaves formaient le 5/6; seule Bâle, qui avait pris des mesures «préventives», était «épargnée».

Ces protestations eurent leur effet puisque, à partir de 1905, on exigea un examen d'équivalence pour les étudiantes russes en Médecine. A Genève, le député conservateur Maunoir réclamait au Grand Conseil des mesures encore plus restrictives pour diminuer le nombre des «Orientaux» en Médecine tandis qu'un effort devait être fait pour augmenter simultanément celui des Allemands en Droit²³. C'est pour répondre à ce vœu qu'on créa un enseignement de Droit germanique donné en allemand²⁴. Les étudiants Russes pétitionnèrent alors pour obtenir à leur tour la création d'une chaire de Droit russe²⁵. En vain, comme on peut bien l'imaginer. Pour freiner l'afflux de ces indésirables, on envisagea d'imposer aux étudiants étrangers une taxe spéciale pour la fréquentation des laboratoires. Les professeurs de Sciences, qui craignaient le contrecoup d'une telle mesure, réagirent publiquement: L'«aversion xénophobe d'une partie du public contre les étudiants étrangers, affirmaient-ils dans un rapport, s'adresse plus particulièrement aux étudiants slaves; sous le nom d'étrangers, on sous-entend généralement les Russes, Polonais, Bulgares et étudiants d'autres nationalités orientales, qui forment en effet un important contingent parmi nos étudiants étrangers. On admet, sans preuve d'ailleurs, que les autres étrangers sont mieux doués, mieux préparés et plus studieux que les étudiants slaves, qu'on se représente volontiers comme insuffisamment préparés à suivre les cours universitaires, négligents, incapables de développement, révolutionnaires et dangereux pour la

²³ *Mémorial*, 1905, p. 1216.

²⁴ *Tribune de Genève*, 17 mai 1906; *Listes des autorités, professeurs, étudiants*, années 1900-1914.

²⁵ *Journal de Genève*, 27-29 mars 1908. Furent désignés par leurs camarades pour intervenir auprès du Rectorat: Mlle Oskowski (?) et Léo Kereselidzé. Cette question des chaires de Droit germanique était, politiquement parlant, moins innocente qu'on pourrait le penser à première vue. Voir par exemple les vifs incidents ayant opposé 4 professeurs allemands à leur collègue de Lausanne, Alexandre Herzen, le fils du grand émigré russe, au printemps 1908. — Pendant la première guerre mondiale, le titulaire de la chaire de droit germanique à Genève fut suspendu à la suite d'un boycott étudiantin pour avoir justifié les exécutions d'otages en Belgique, cf. *La Suisse* des 24 nov. et 7 déc. 1914, le *Mémorial* du 2 déc. 1914 et les Archives de l'Université, dossier Claparède.

sécurité de l'Etat». Certes, il existait des révolutionnaires parmi eux, mais il ne fallait rien exagérer. Quant à leur valeur scientifique, elle était irréfutable. «En particulier, dans la Faculté des Sciences (de l'Université de Genève) les travaux scientifiques ont été faits en bonne partie par des étrangers, parmi lesquels les Slaves sont en majorité. Nos étudiants nationaux ont rarement la fortune ou le loisir nécessaires pour faire de la science pure.» La vitalité de la Faculté était donc redevable à ces Slaves «avides de science pure». Le rapport faisait remarquer que le Département de l'Instruction publique, en liaison avec les Facultés de Droit, des Lettres et des Sciences sociales, aidé par le Comité de patronage des étudiants étrangers, déployait des efforts intenses pour attirer à Genève des Allemands, des Italiens, des Anglo-saxons, tandis que rien de pareil n'avait été entrepris en faveur des Russes. «Nous ne sachions pas qu'il soit venu à l'esprit de nos autorités d'installer dans notre Université un enseignement sur l'art et la littérature russes, alors que plus de la moitié de nos auditeurs appartiennent à cette nationalité²⁶.»

²⁶ Cf. Université de Genève, *De l'Augmentation des taxes de laboratoire pour les étudiants étrangers, Rapport présenté au Bureau du Sénat* (professeur Chodat, rapporteur), Genève, 1907. Selon ce rapport, l'augmentation proposée entraînerait un départ massif d'étudiants étrangers; leurs dépenses étaient évaluées par R. Chodat à fr. 120.— par mois en moyenne pour la chambre et la pension; compte tenu du fait que les «Slaves vivent souvent à meilleur marché», cela faisait une somme de 2,5 millions de fr. «laissée par les étudiants étrangers»; d'autre part, sans le casuel, les professeurs auraient du mal à vivre correctement. — Le journal socialiste *le Peuple* dans un éditorial du 13 nov. 1904 donnait un autre son de cloche: «L'université est tellement la chose de certains professeurs — la chose commerciale, l'affaire... — que l'on entend, et non des moins choyés, parler sans vergogne d'attirer «la clientèle allemande» ou «la clientèle bulgare». D'autres adjoignent à leur professorat un petit commerce de maître d'hôtel: ils vendent le vivre en même temps que la science.» Sur les réactions des logeurs et marchands de la capitale fédérale après un exode d'étudiants russes de Berne, cf. *Le Peuple*, 12 mai 1909 et *La Tribune de Genève*, 19 mars 1909; certains cours à Berne ne pouvaient même plus avoir lieu, faute d'auditeurs; en effet, «les Russes formaient le gros des auditeurs dans les branches où l'on ne subit pas d'examen et que les Suisses ne prennent généralement pas parce qu'elles ne sont pas exigées pour le diplôme».

IV. Les étudiantes russes

Comme nous l'avons déjà laissé entrevoir, les étudiantes russes étaient l'objet d'une aversion particulière. A quoi cela tenait-il? Plusieurs facteurs ont dû jouer à la fois. A cette époque où la profession médicale était encore un bastion masculin jalousement gardé, les jeunes Suisses s'irritaient parfois de voir leurs amphithéâtres et leurs laboratoires «envahis» par des femmes, leurs Facultés se féminiser²⁷. On leur reprochait souvent d'être plus exigeantes et d'occuper partout les meilleures places. Qui sait si, en outre, les mères de famille n'appréhendaient pas de voir leurs fils côtoyer quotidiennement à l'Université de jeunes étrangères, réputées, à tort ou à raison, comme étant de mœurs assez libres? Les parents accablés de filles à marier ne s'alarmaient-ils pas en apprenant que les garçons se préparant à la carrière lucrative de médecin ne rencontraient, dans les salles de cours, pour ainsi dire que des Polonaises, des Roumaines, des Bulgares, des Russes, des Arméniennes? La partie n'était pas égale. Prenons par exemple le semestre d'hiver 1907/08. Sur les 34 Genevois inscrits en Médecine, une seule et unique femme. Sur les 45 autres Confédérés, 2 candidates seulement: une Saint-Galloise et une Neuchâteloise. En face, 290 Orientales. Le fait décisif était que ces filles étaient plus pauvres et plus engagées politiquement que leurs camarades masculins. «On dit, commentait à leur propos la *Suisse universitaire*, que souvent de pauvres paysans d'un village, d'un «mir», se cotisent pour défrayer de ses études leur futur médecin, et qu'ils choisissent de préférence des jeunes filles, par mesure d'économie. Cela est touchant, mais il en résulte des charges pour les établissements où

²⁷ Selon le *Journal de statistique suisse*, le chiffre des étudiantes avait passé de 728 (semestre d'hiver 1896/97) à 1429 (semestre d'été 1901). La *Suisse Universitaire* commentait, en mars 1903: «Ce sont les étudiantes russes qui font le gros de la population féminine des universités» nationales; en ce qui concernait les Suissesses, «on ne saurait prétendre qu'elles font aux hommes une concurrence dangereuse dans les carrières qui leur sont ouvertes». Cf. également, pour plus de détails, L. MYSYROWICZ, «Comment les femmes finirent par être admises dans les universités suisses», *Construire*, n° 44, 29 oct. 1969, p. 5.

l'on vient chercher l'hospitalité de la science^{27bis}.» Il fallait y mettre un terme.

A ces récriminations, les socialistes genevois rétorquaient que «somme toute, il vaudrait évidemment mieux supprimer l'Université et employer l'argent ainsi libéré à des buts d'utilité publique, au profit de la population tout entière». Mais tant qu'elle existait, il fallait se réjouir de la voir grande ouverte aux étudiantes russes :

«Ne vaut-il pas mieux que les communes rurales de Russie, où l'on meurt sans secours, soient pourvues grâce à nous de femmes-médecins ou de sages-femmes? [...] Une Université rend service non pas en faisant commerce de diplômes, mais en donnant à tout venant l'instruction dont il a besoin, quitte à ce que l'intéressé fasse valoir tout seul et sans parchemin son mérite dans le monde. Les étudiantes russes ne postulent pas des chaires ou ces places où il faut couvrir son insuffisance réelle par l'exhibition de ce sésame, le rouleau merveilleux qu'a décerné l'Université. [...] Elles demandent simplement à apprendre la médecine afin de pouvoir soigner les populations abandonnées des campagnes russes. [...] Il est possible que ces pauvres filles ne soient pas une riche clientèle au point de vue «Genève-pension», mais c'est là une question autre²⁸.»

Au début de 1903, lorsque les étudiants nationaux s'étaient rassemblés pour demander aux autorités universitaires et cantonales de prendre des mesures sélectives à l'égard des Russes, *Le Peuple* soulignait que ce «protectionnisme d'un nouveau genre» avait des racines sociales. Le motif avancé était la «baisse de niveau intellectuel» que les orientaux et surtout les orientales étaient censés entraîner. La motivation profonde résidait dans l'antagonisme de classe de jeunes bourgeois à l'égard de prolétaires intellectuels :

«L'on peut dire sans se hasarder que les étudiants qui protestent contre la présence de nombreux Russes à leurs cours ne font que manifester leur sentiment d'aversion contre le prolétariat intellectuel. C'est la véritable raison. On déteste ces Russes et aussi tous ces étrangers pauvres, à l'air fatigué et aux vêtements peu sélects. [...] Dans le cas particulier, nos étudiants suisses en médecine protestent contre les étudiants russes et demandent des mesures contre eux parce qu'il n'y a guère, dans la Faculté de médecine, que l'élément russe qui représente le prolétariat²⁹.»

^{27bis} *Suisse Universitaire*, oct. 1902, p. 182.

²⁸ *Le Peuple*, 10 juin 1903.

²⁹ *Le Peuple*, 7 février 1903.

V. Portraits et stéréotypes

Nous examinerons plus loin en quoi consistait l'agitation révolutionnaire menée par la jeunesse slave à Genève. Pour l'instant, continuons à cerner l'image globale qu'on pouvait s'en former ici et dont certains traits se sont déjà précisés en cours de route.

En avril/mai 1901 paraissait à Genève le numéro unique d'un journal intitulé *L'Étudiant Russe*. Outre une interview assez quelconque de G. Plékhanov, il contenait un portrait intéressant de l'étudiante russe à qui était prêtée une idéologie marxiste à connotations populistes. L'étudiante russe qui fréquente nos Facultés occidentales, y notait l'auteur, est souvent une enfant du peuple, et alors, «*ce n'est pas seulement par cet amour profond de la science qui caractérise la race slave, c'est non seulement pour s'élever au-dessus de sa condition sociale qu'elle s'adonne aux hautes études, c'est encore et surtout pour se pénétrer plus librement, plus complètement, des théories socialistes. Elle évolue volontiers vers le marxisme, et on la voit alors prendre part à toutes les manifestations populaires, se mettre en tête des cortèges revendicateurs, se joindre aux protestations des Premiers mai*³⁰».

Deux ans plus tard, *Le Peuple* publiait un très intéressant article sur «les Étudiants Russes en Suisse» dû à la plume du théoricien socialiste Max Adler. Le prétexte en était la découverte récente à Genève de l'espionnage politique auquel se livrait, à l'encontre de ses camarades et pour le compte de l'*Okhrana*, un jeune étudiant, Georges Rabinowich. Cette affaire avait été, pour le grand public, une confirmation du soupçon latent que les étudiants russes menaient, sous des dehors paisibles, une vie clandestine mystérieuse. Ceux «qui ne les connaissent pas», avertissait Max Adler, imaginent ces jeunes gens «comme un petit peuple composé d'éléments fanatiques ou démoniaques». Certes, concédait-il, il en existait de cette espèce mais pour la plupart, ce «sont des Juifs» qui ne peuvent étudier chez eux. A Berne, à Zurich ou à Genève, ils se distinguaient physiquement des ordinaires étudiants: pas guindés comme eux, pas tirés à quatre épingles. «*Il y a là des types caractéristiques:*

³⁰ *L'Étudiant russe*, avril-mai 1901, n° unique, 4 p. gr. f°.

les uns, grands, forts, robustes, les cheveux ramenés en arrière – des types à la Gorki –, qu'on ne soupçonne pas d'intelligence et qui rappellent bien plus un ouvrier qu'un étudiant. Puis d'autres: des types nettement sémitiques, aux figures pâles, aux yeux étincelants, aux traits fins» – des types d'intellectuels... «Les jeunes filles – qui sont extrêmement nombreuses – sont souvent d'une remarquable beauté» même si elles s'habillent mal. Mais ce n'était pas seulement l'aspect extérieur qui les singularisait: ces Slaves étaient aussi plus ouverts d'esprit, plus curieux que leurs camarades Suisses ou Allemands: «dans la plupart des cours où se discutent les grandes idées, ce sont les Russes qui sont en majorité. Et je pourrais ajouter, poursuivait Adler, que dans les concerts, ils occupent, en rangs serrés, les places debout et qu'ils peuplent les troisièmes galeries de nos théâtres» et «quand une conférence est annoncée avec comme titre: <Questions actuelles de politique sociale>, l'auditoire est plein jusqu'au fond de Russes; pas un mot de ce que dit l'orateur n'est perdu³¹.»

Incidemment, le *Journal de Genève* reconnaissait, lui aussi, l'ouverture d'esprit de ces jeunes gens mais pour déplorer leur intransigeance révolutionnaire. Les «étudiants russes, observait-il, nous en voyons beaucoup dans nos écoles. Nous connaissons leur esprit si éveillé, si ardent et en même temps si primitif, si peu façonné par l'œuvre multiple et diverse des générations. Ils vivent chez nous en étrangers, indifférents ou hostiles à tout ce qui nous intéresse, ne comprenant rien à notre démocratie qui est le résultat de longs siècles d'histoire. [...] En Suisse, ces étudiants sont le plus souvent d'opinion révolutionnaire³²».

En l'occurrence, les relais entre le stéréotype et l'observation directe paraissent nombreux et compliqués. Comment les démêler par exemple dans ce papier d'atmosphère du Congrès d'Amsterdam de l'Internationale ouvrière, paru dans un quotidien parisien et repris par le *Journal de Genève*? Après avoir noté l'embourgeoisement vestimentaire de tous les congressistes, le reporter remarquait: «Le banc des délégués russes fait exception. C'est l'étudiante classique aux cheveux courts, qui dédaigne ou ignore les grâces et les

³¹ *Le Peuple*, 2 déc. 1903.

³² *Journal de Genève*, 14 déc. 1904.

*faiblesses de son sexe, l'étudiant famélique qui se priverait plutôt de son pain que de livres, le Juif aux yeux et au profil d'Orient, l'évadé des bagnes de Sibérie, figures étranges, mystiques, ivres de philosophie et de science*³³.»

D'autant plus que les intéressés contribuaient peut-être davantage qu'on ne saurait l'établir aujourd'hui à ces interférences entre l'image littéraire et la réalité vécue. Ainsi le 4 mars 1905, en pleine période d'ébullition révolutionnaire, étudiants et étudiantes russes de l'Université de Genève organisent une soirée théâtrale au profit de leur caisse de secours et s'offrent eux-mêmes en spectacle en jouant *Les Oiseaux de passage*, la pièce de Descaves et Donnay, créée l'année précédente au Théâtre Antoine à Paris et qui mettait en scène des agitateurs russes – proscrits et étudiants – émigrés aux bords du Léman³⁴.

En revanche, lorsqu'en hiver 1905 éclate à Genève «l'affaire de la Rue Blanche» – en manipulant une bombe dans sa chambre, un

³³ *Journal des débats* cité par *Journal de Genève*, 18 août 1904. – Voici d'autres exemples de ces interférences entre le stéréotype et la réalité observée. Le 17 mars 1885 l'*Arbeiter-Verein* de la capitale fédérale organisait une soirée familière pour fêter l'anniversaire de la Commune de Paris. Le correspondant du *Journal de Genève* notait à ce propos: «Autour de longues tables chargées de chopes [...] avaient pris place des hommes et des femmes d'origine et d'éducation bien diverses. A côté de la paysanne bernoise, évidemment fourvoyée dans ce milieu, des jeunes filles de la classe ouvrière, dont les vêtements, Dieu merci, n'annoncent pas encore la misère; plus loin, l'étudiante russe, le lorgnon à l'œil, les cheveux courts, élevant de sa main blanche, ornée de brillants, la vulgaire chope brune. Ici, des Allemands du Nord, des Souabes, là des Autrichiens parlant tous les dialectes de l'empire; des Russes à la longue barbe fauve, l'air sérieux, méditatif» (*J. de G.*, 18 mars 1885). En février 1894, le leader socialiste Greulich donnait une conférence à Berne. Le correspondant du *Courrier de Genève* (20 févr. 1894) notait la présence dans l'auditoire d'un «certain nombre d'étudiantes au type tartare, aux cheveux courts, affectant dans leur tenue et leur costume un dédain tout masculin de la toilette». On reconnaît là le type de la *nihiliste*. Cf. également CHAIM WEIZMANN, *Trial and Error*, Londres 1950, p. 95.

³⁴ Cf. les annonces parues dans *Le Peuple*, 4 mars 1905. – Au moment de la création de la pièce à Paris, le *Journal de Genève* en avait donné un compte rendu extrêmement élogieux et émis ce cliché: «C'est profond comme une œuvre de Gorki ou de Dostoïevski!» (*J. de G.*, 8 mars 1904).

étudiant russe l'a fait accidentellement exploser et s'est grièvement blessé –, le *Journal de Genève* part de la fiction théâtrale pour situer le fait divers d'actualité: «*Lucien Descaves a campé en traits précis certains types de la Russie révolutionnaire à l'étranger.*» Et d'enchaîner: «*Ces silhouettes, nous les retrouvons à Genève. Nous les retrouvons à la Brasserie Handwerck, où, dans les meetings, se mêlent indistinctement les démocrates-socialistes qui réprouvent la propagande par le fait, et ceux qui rêvent l'établissement d'une société future par la bombe et le poignard. On les retrouve parfois tenant un congrès secret dans un rustique chalet des bords du lac; on les retrouve surtout dans ce quartier qui s'étend entre la Cluse et le Pont de Carouge et que l'on a surnommé la Petite Russie. Là sont les logements à bon marché, le petit restaurant à bon marché où l'on saluait la victoire des armées japonaises et où l'on boit à la révolution grandissante. [...] Et parfois, dans les mansardes, une explosion se produit, trahissant une fabrique clandestine d'explosifs³⁵.*»

Mais tandis que le *Journal de Genève* présentait une image inquiétante des jeunes émigrés, le correspondant genevois de la *Gazette de Lausanne* en traçait à la même époque un portrait moins sombre sinon moins romantique et dans lequel perçait un brin d'admiration pour ces acteurs d'un grand drame historique. Nous croyons utile de le reproduire presque *in extenso*. En ce domaine, les témoignages ne seront jamais trop nombreux à notre gré:

«Ils sont plusieurs centaines à notre Université. On les rencontre aux cours de l'Aula, au patinage, autour d'un jeu d'échecs, chez Landolt, ou au crépuscule dans les petits chemins, encore bordés d'arbres, de la banlieue [genevoise]. Ils discutent. Ils sont d'apparence doux, tranquilles et polis. Ils travaillent. Ils passent de bons examens, et leurs examens passés, s'en retournent. Quelques-uns – très rares – demeurent cependant à Genève. Il est difficile de les connaître, car leur intimité est jalousement défendue. Ils ne se livrent pas et ne racontent volontiers leurs affaires à personne. Aussi le public forge-t-il sur leur compte quantité d'histoires à dormir debout. [...]

C'est à l'ordinaire des fils et des filles de petits bourgeois, de demi-intellectuels, de professeurs élémentaires et lettrés. Epris de rêves humanitaires, soupirant après la société idéale, on leur a dit que Genève, que la Suisse, était la patrie de la liberté, le berceau de l'avenir, l'endroit du monde où il entre le plus d'air, le plus de souffle dans la poitrine. Ils

³⁵ *Journal de Genève*, 5. déc. 1905.

l'ont cru et ils sont partis. Ils eurent souvent de très grands obstacles à surmonter. L'une de ces jeunes filles était arrivée seule, à pied, de Vladivostok. Elle avait mis six mois à ce voyage.

Pauvres, ils vivent la plupart du temps de thé et de cuisses d'oranges. Ils vivent surtout de leur idée, de la grande réalité intérieure qui les illumine et les remplit.

Chez eux, les aventures galantes sont exceptionnelles. L'union libre ne règne pas à l'état de dogme courant. [...] Souvent, le frère et la sœur habitent ensemble, ce qui fait aller les commérages du quartier. Souvent, les femmes forment, par économie, des sortes de phalanstères improvisés, où chacun à tour de rôle est de corvée. Elles mettent ensemble leur pauvreté, leurs livres et leur espoir³⁶.

Ce n'est pas que le mystère soit absent de leur vie. Quelquefois, du jour au lendemain, telle de ces filles au front pâle et au doux parler qui chante, disparaît. On ne sait plus où elle est allée. Quand elle revient, si elle revient, on apprend qu'elle a vécu en Sibérie ou en prison.

Le plus ordinairement, leur but est de réussir leurs examens de médecine. Doctresses, elles n'exerceront cependant pas toujours leur profession. Plus volontiers, elles se feront maîtresses d'école dans quelque obscur endroit de village. Là, elles apprendront à lire aux enfants et donneront par dessus le marché des soins gratuits aux malades.

Quelqu'un qui habite la Russie m'apprenait dernièrement qu'il y a à la campagne des populations entières gagnées aux idées nouvelles. Il attribuait cette attitude imprévue aux leçons des instituteurs, esprits souvent très distingués, éloignés des villes, relégués au fond des provinces par les soins du gouvernement. Ces instituteurs ont dû trouver des collaboratrices précieuses dans les anciennes élèves de Maurice Schiff et de Carl Vogt.

Aujourd'hui [fin janvier 1905], les uns et les autres de ces étudiants et étudiantes émigrés se rencontrent chez Handwerek où, les larmes aux yeux, ils se serrent et s'embrassent. Ils ne peuvent plus se séparer. Ils s'en vont dans la nuit blanche de neige en chantant leurs chants tristes. Ils sont heureux. Les scènes atroces que le télégraphe nous apporte d'heure en heure ne les épouvantent point. Les caillots de sang qui gèlent sur les perspectives de la ville de Pierre ne leur font point horreur. Volontiers, ils répandraient le leur pour la sainte cause.

Dans notre Landernau, où il ne se passe rien, où, du moins, tout ce qui se passe est si petit, apparaît si médiocre en face du drame que l'histoire accomplit là-bas, ce sont ces étudiants que nous regardons³⁷.»

³⁶ L'existence de ces communes d'étudiantes est confirmée par d'autres sources; «ces gens vivent pour la plupart excessivement modestement et simplement; ils sont en phalanstères et ne nous font rien gagner du tout», s'indignait un député conservateur (*Mémorial*, 15 mai 1903, p. 1665).

³⁷ *Gazette de Lausanne*, janvier 1905, citée par la *Tribune de Genève*,

VI. Les premiers groupes d'étudiants marxistes à Genève

Dans sa «Communication confidentielle» du 1^{er} janvier 1870, Karl Marx évoquait «une jeune colonie de réfugiés russes [qui] s'est établie à Genève, étudiants émigrés dont les intentions sont véritablement honnêtes et qui prouvent leur honnêteté en faisant de la lutte contre le panslavisme le point principal de leur programme». Ces jeunes gens avaient écrit à Marx, lui avaient envoyé leurs statuts et leur programme et lui avaient demandé l'autorisation de constituer une section russe de la Première Internationale. Marx devint leur représentant auprès du Conseil général de l'Association. Ce premier groupe marxiste fut éphémère. Mais quel symbole et quelle continuité si l'on songe qu'une quinzaine d'années plus tard d'autres étudiants russes de Genève firent partie de l'entourage de Georges Plékhanov, le père du marxisme russe, et qu'une quinzaine d'années plus tard encore, à la même place, d'autres étudiants russes de Genève furent catéchisés par Lénine en personne.

Un des fils rouges conduisant de l'auteur du *Manifeste* au fondateur du premier Etat socialiste passe par cette ville et son Université. En 1905, lors d'un meeting international de soutien à la révolution russe, un orateur pouvait célébrer publiquement Genève «comme la ville sainte de la pensée et de la révolution russes³⁸». En 1916, un journal d'étudiants évoquait cette ville comme «le centre historique de l'émigration russe», comme «l'école politique des étudiants émigrés», comme le modèle classique de la colonie russe» à l'étranger, cité pleine de charme pour ses traditions particulières russes, son atmosphère collectiviste, son entrain général réunissant tous les émigrés dans une grande famille», avec «ses soirées, ses chants de liberté chantés à pleins poumons³⁹...». Res-

27 janv. 1905. Le professeur Luc Monnier nous confie que l'auteur pourrait en être Philippe Monnier, qui envoyait alors des correspondances genevoises au journal lausannois.

³⁸ Discours du leader socialiste-révolutionnaire Roubanowitch, cf. *Le Peuple*, 6 nov. 1905.

³⁹ *Golos Zarubeznogo Studencestva* (La Voix des Etudiants émigrés), Genève, 1916, n° 1, pp. 43 et ss.

susciter cette atmosphère est malheureusement hors de notre portée. Quelques rares vestiges peuvent seulement être retrouvés, capables d'évoquer beaucoup au lecteur imaginaire.

* * *

En septembre 1873, les deux branches rivales de l'Association Internationale des Travailleurs tiennent à tour de rôle leur congrès annuel à Genève. Les journalistes campent au passage la silhouette d'une quinzaine d'étudiantes slaves. La plupart sont venues de Zurich. Elles portent des robes rouges ou noires selon leur appartenance idéologique, ont les cheveux coupés très court, parfois une casquette de marin sur la tête et d'énormes lunettes bleues sur le nez. On remarque qu'elles roulent sur leurs doigts force cigarettes fumées sans vergogne en public⁴⁰. Un oukase impérial vient de leur fermer la porte des Ecoles supérieures des bords de la Limmat. La plupart vont essaimer à Berne. Quelques-unes opteront pour Genève où est en train de se créer une Faculté de médecine et où le règlement universitaire, à la suite d'un amendement socialiste, prévoit des conditions d'entrée identiques pour les deux sexes⁴¹.

Mais sur toute cette période des années 1870, nous manquons de données nouvelles⁴². Dix ans plus tard, le 18 mars 1883, les étudiants russes de Genève diffusaient un tract bordé de noir à l'occasion de la mort de Karl Marx⁴³. Prenons arbitrairement cette période pour passer systématiquement en revue les étudiants slaves inscrits à l'Université. Statistiquement, la situation se présentait de la manière suivante au semestre d'hiver 1885/86:

⁴⁰ Cf. *Swiss Times*, 5 juin 1873; voir également presse parisienne de septembre 1873.

⁴¹ L. MYSYROWICZ, «Comment les femmes...», *loc. cit.*

⁴² Cf. VÉRA FIGNER, *Mémoires d'une Révolutionnaire*, trad. fr., Paris, 1973, pp. 55-67.

⁴³ Cf. *Journal de Genève*, 17 mars 1883, *Le Genevois*, 19 mars 1883; est restée introuvable une brochure d'une trentaine de pages: «*La vérité sur l'assemblée socialiste du 18 mars*», publiée par le Comité central de l'assemblée du 18 mars (cité par la *Tribune de Genève*, 31 mars 1883).

	<i>Etudiants</i>				<i>Auditeurs</i>				Somme
	Genevois	Suisses	Etrangers	Total	Genevois	Suisses	Etrangers	Total	
Faculté des Sciences ..	21	25	44	90	19	13	22	54	144
Faculté des Lettres ...	21	19	20	60	24	22	63	109	169
Faculté de Droit	9	9	35	53	6	7	7	20	73
Faculté de Théologie ..	2	1	12	15	0	0	2	2	17
Faculté de Médecine ..	25	54	43	122	8	16	7	31	153
Total	78	108	154	340	57	58	101	216	556

En *Sciences*, nous relevons 32 étudiants et auditeurs «orientaux». Des *Russes* naturellement – Ludmilla Békétoff, Henriette Bouchstab, Olga Cagnoli, LYDIA DRAGOMANOFF, SALOMON FRADISS, JACQUES GEORGIEVITCH, Rachel Guirchitch, Caroline et Inna Kalinine, Rachel Kamenko, Elizabeth Klatzko, NICOLAS LOPATINE, Nicolas Kozitzky, Nadine Nathanson, EUDOXIE PHOMINA, Chebchel Rassine, BETTI SCHKOLNIK, LÉONIDE WASSILIEFF, Eugénie Weintraub, JOSEPH ZELINSKI –; mais aussi des *Polonaises* – Hedrige Koutchalska, LOUISE LITAVER, HANNA MILKOWSKA, MICHELINE STEFANOWSKA, EDVIGE et MARIE ZABOROWSKA –; deux *Arméniens* – Vahan Manoukian et NICOLAS MATINIAN –; enfin, un *Georgien* – ANANIY YEMELLYANNOF –, et deux *Bulgares*: Elie Protitch et GEORGES ANGUELOFF.

En *Lettres*: 17 «Orientaux». Des *Bulgares* en majorité – Georges Apostolowski, Ivan Bracaloff, Ivan Ghéorgov, Grégoire Lubénoff, Mladin Pantchoff, Théodore Petkov, Stojan Stojanoff, Ivan Schischmanoff, Jean Lambreff. A quoi s'ajoutent trois *Polonais* – Lucie de Chojnacka, Ludwik Heinzel, LOUISE ZAWADKSA –; et cinq *Russes*: CÉSARINE-WANDA VOYNAROWSKY, Egbert Koenig, Alexis de Sytine, Ida Ungern-Sternberg et GEORGES PLÉKHANOFF.

En *Droit*: un seul *Polonais* – SIGISMOND BALICKI – et 17 *Bulgares*, *Rouméliens*, *Roumains* et *Arméniens*: Pierre Alexiano, Nicolas Betchoff, Boris Bracaloff, Louca Deianoff, NICOLAS GABROWSKY, Boniface Georghian, Lazare Goranoff, Gani Iabaroff, Savva Ivantcheff, Savva Kisseuff, Jean Koslinski, MEKERTITCH MANOUTCHARIANTZ, Alexandre Pangal, ARSCHAG-KARNIG SCHAVONIAN, Constantin Séraphimoff, MILOCHE STANISCHEFF, Pierre Zeboff, Sétrak Dévgantz.

En *Médecine*: 27 «Orientaux». Une majorité de *Russes*: ABRAHAM ARCHAWSKI, ROSALIE BOGRADE, Michel Bourda, MARIE DOBROWOLSKY, Léon Gorodischze, HILLEL JOFÉ, Anna Klasson, Mina Lapine, PIERRE LAQUIÈRE, Elisabeth Rubinstein, Catherine Schipaloff, Boris Tchénoff, VLADIMIR KLEYMENOFF. Neuf *Polonais*: Vinceslas Hertyk, FÉLICIE JAKUBOWSKY, THÉODORA KRAJEWSKY, CASIMIR PLAWINSKI, FERDINAND POLZENIUS, Edmond So-

bolowski, STANISLAS WARINSKY, THADÉE ZABOROWSKI, Marie Zaroudnitzky. Enfin, un *Arménien* – A. Mihran Boyadjian – et un *Bulgare*: Marine Rousseff.

Nous ne prétendons pas a priori que ces 84 jeunes Orientaux étaient tous engagés politiquement. Sur une fraction d'entre eux, nous n'avons aucune donnée et, sur la plupart des autres, des indications trop fragmentaires. La Suisse pouvant s'enorgueillir d'être un des Etats les moins policiers d'Europe, nous ne possédons de renseignements que sur les plus militants d'entre eux, renseignements qu'il faut patiemment glaner à de multiples sources lorsqu'ils n'ont pas été directement communiqués aux pouvoirs publics par la police secrète russe. Donc, pour se faire une idée complète de la situation, il faudrait pouvoir accéder aux dossiers de l'Okhrana. Néanmoins, en passant en revue cette liste nominative avec les moyens à notre disposition, nous y découvrons une splendide phalange. Tout d'abord, celui que l'on a surnommé «le père du marxisme russe»: Georges Plékhanov. Deux ans plus tôt, il avait fondé à Genève, en compagnie de Léo Deutsch, de Véra Zassoulitch et de Pavel Axelrod, le groupe «Libération du Travail». G. Plékhanov ne fréquentait l'Université qu'à titre d'auditeur. Par contre, sa femme Rosalie Bograde était régulièrement inscrite en Médecine.

Sa propagande en ce milieu particulièrement réceptif a dû en être facilitée... En Médecine, nous trouvons encore Marie Dobrowolsky: réfugiée politique, elle avait fait paraître en mars 1882, aux côtés de G. Plékhanov, de Rosalie Bograde, de Véra Zassoulitch, de Jean Dobrowolsky, etc., un pressant appel à l'opinion publique européenne à propos des condamnations à mort frappant leurs camarades «nihilistes» en Russie: *«Amis d'Europe, nous vous appelons à notre aide. Faites parvenir à nos camarades condamnés une parole d'encouragement. Qu'ils ne meurent pas sans apprendre qu'ils auront des vengeurs! Car notre cause est votre cause, et c'est le combat commencé il y a longtemps sur vos barricades que nous continuons devant le palais de la Néva. Si vous nous abandonnez, vous reniez vos pères et, sachez-le, vous condamnez aussi vos enfants à un nouvel esclavage [...]»*⁴⁴.

⁴⁴ Cf. *L'Intransigeant*, 13 mars 1882; *Journal de Genève*, 15 mars 1882; le *Révolté*, 18 mars 1882. Marie-Josephine Dobrowolsky, d'origine polonaise, née Gieysztor en 1855, termina en 1889 sa médecine à Genève où elle devint docteur-accoucheuse. Son mari, Jean Dobrowolsky, né en 1849, avait terminé sa médecine à Saint-Pétersbourg, en 1873. Arrêté en 1874, il fut jugé au procès des 193 en 1877; il réussit à s'évader de prison et se réfugia en Suisse en été 1878. Il habite d'abord Clarens où il donne des leçons, puis se rend à Paris. En 1880, on le trouve à Genève; de janvier 1885 à avril 1886, il est en Bulgarie; ensuite il retourne à Genève. Très actif dans l'émigration, il écrivait dans divers journaux révolutionnaires. Cf. Archives d'Etat de Genève (AEG), étrangers, dossiers de proscrits; Archives Fédérales à Berne (BE), Polizeidienst; Archives de la préfecture de police, Paris (APP), dossiers nominatifs.

Dans la même volée, un certain Pierre Laquière (i. e. Laquierre-Alexandroff), un étudiant en Médecine dont à deux reprises nous avons trouvé la trace : à propos d'une altercation l'opposant à l'anarchiste prince Vaarlam Tcherkezoff⁴⁵ et dans le compte rendu d'une manifestation de chômeurs devant l'Hôtel de Ville de Genève⁴⁶; Nicolas Lopatine, qui avait demandé deux ans plus tôt l'asile politique par cette déclaration : « Exilé en Sibérie orientale en 1879 d'après l'ordre du tsar comme membre du parti socialiste révolutionnaire, je parvins à m'échapper aux persécutions de la police russe et vers la fin de l'an passé, je suis arrivé à Genève. Après quelques mois d'absence de cette ville, je viens à nouveau m'installer ici⁴⁷. » Mentionnons

⁴⁵ Le 18 juin 1882, un entrefilet du *Précurseur* mentionnait la convocation d'un tribunal d'honneur convoqué par Vaarlam Tcherkezoff, traité de mouchard par Laquière. Les témoins de l'offensé étaient les membres de la Fédération jurassienne Werner et Dumartheray. Ceux de Laquière : le révolutionnaire italien Lodovico Nabruzzi et Emile Mayer, un jeune aide-géomètre que nous connaissons, par ailleurs, comme étant en relations avec Plékhanov et qui était membre du groupe à tendance blanquiste « La Jeune Suisse ». En 1885, Pierre Laquière-Alexandroff, étudiant né en 1852, était convoqué à la police des étrangers et quittait aussitôt la Suisse. — Vaarlam Tcherkezoff (1846–1925), prince géorgien, arrêté en 1871 lors du procès de Netchaïeff et condamné à l'exil en Sibérie, d'où il s'évade en 1876. En octobre 1876, il arrive en Suisse venant de Londres; il collabore au *Rabotnik* et à l'*Obschtchina*, publiés à Genève. En septembre 1877, nous trouvons son nom dans une liste de souscripteurs du *Travailleur*, aux côtés d'autres figures de l'émigration slave à Genève. En mars 1881, il est expulsé de France pour un discours prononcé à Paris pour le 10^e anniversaire de la Commune (cf. *L'Intransigeant*, 24 mars 1881). Le 18 mars 1882, il célèbre dans une réunion publique à Genève l'assassinat d'Alexandre II (J. de G., 23 mars 1882); le 4 juin 1882, il est délégué à Lausanne au Congrès de la fédération jurassienne (*Le Révolté*, 24 juin 1882). Il militera par la suite en Georgie, dans les Balkans et en Angleterre.

⁴⁶ Cette manifestation avait été organisée par des membres de la « Jeune Suisse », notamment L. Héritier, L. Grussel, J. Court. Après une échauffourée entre les forces de l'ordre et les manifestants, on arrêta P. Laquière, Russe; Louis Héritier, Genevois, 21 ans; Louis Grussel, Genevois, 23 ans, Jean Dusaud, Genevois, 42 ans, Jules Mojon, Vaudois, 30 ans, Edouard Gallay, Genevois, 33 ans, Louis Druz, Genevois (cf. *Le Genevois*, 31 juillet 1883).

⁴⁷ Cf. sa demande d'asile politique, AEG, étr., dossiers de proscrits, lettre datée du 7 nov. 1883 et contresignée Charles Perron (l'ami de Kropotkine) et Nicolas Joukowsky, « secrétaire du Comité de la Société des proscrits politiques russes réfugiés à Genève ». Une demande antérieure, du 26 juin 1883, contresignée N. Joukowsky et Michel Elpidine, figure également au dossier. Le *Précurseur* du 30 septembre 1882 nous apprend que Nicolas Lopatine, d'ori-

encore: Salomon Fradiss, réfugié politique; Eudoxie Phomina, Betti Schkolnik et Léonide Wassilieff, fichés tous trois par les services de police français comme étant «fortement soupçonnés d'être nihilistes». Parmi leurs condisciples: Jacques (Jacob) Georgievitch (Sierpinski), un chimiste originaire de Moscou qui avait obtenu le 3 octobre 1883 sa carte de proscrit à Genève; en 1889, on le trouve à la vice-présidence de la Société des proscrits de Genève; il passait pour avoir une certaine fortune qui le mettait à même d'alimenter la caisse du Comité central de l'organisation; selon le commissaire spécial d'Annemasse, généralement bien informé, il présidait «toutes les réunions secrètes» des réfugiés. La police politique genevoise indiquait pour sa part que depuis son arrivée dans le Canton, en 1883, il avait «toujours été en relations avec les nihilistes» et recevait «de nombreuses correspondances de Paris»; il était «très lié avec le docteur Archawski, Abraham, à Clarens⁴⁸». Ce dernier, qui figure dans notre liste, niait «être nihiliste» mais la police politique genevoise le tenait pour suspect⁴⁹. En dépouillant les procédures pénales genevoises de l'époque, nous découvrons qu'à la suite d'une altercation politique, il échangea des coups avec un certain Wladimir Kleymenoff, un de ses camarades d'études, signalé d'autre part, par des rapports de police, comme «nihiliste⁵⁰».

gine bourgeoise, avait étudié la médecine à Saint-Pétersbourg; il fit partie d'une députation envoyée au gouverneur Trepov pour lui exposer la misère des prolétaires de cette ville; ensuite, il «fut arrêté lors de l'acquittement de Vera Zassoulitch», au printemps 1878; «le motif de son arrestation fut un discours révolutionnaire qu'il prononça devant le palais de justice»; exilé en Sibérie, il réussit à s'en évader en 1881 et se cacha en Suisse. Cf. également FRANCO VENTURI, *Les Intellectuels, le Peuple et la Révolution*, Paris, 1972, II, p. 901.

⁴⁸ Cf. AEG., talons des cartes de proscrits; Paris, Archives Nationales, F7/12519; BE, Polizeidienst, rapport du 24 fév. 1891; il fit à Genève des études de médecine dentaire. Son vrai nom était Sierpinski, ainsi qu'il ressort d'un rapport de la police politique genevoise en date du 27 août 1889: «Un Russe nommé Jacques Georgevitch a obtenu en 1883 une autorisation de séjour comme proscrit. Comme maintenant nous demandons aux étrangers, même proscrits politiques, la production de papiers de légitimation, une enquête a été faite sur cet individu, qui a reconnu se nommer Sierpinski Jacques, né en 1853, chimiste originaire de Lowiz, Pologne» (BE, Polizeidienst).

⁴⁹ BE, Polizeidienst, rapport du 8 avril 1891, qui précisait qu'il était né en 1859; il avait épousé une femme qui passait pour «fort riche», Fanny Itine, lui-même était sans fortune et recevait antérieurement fr. 150.— par mois par l'intermédiaire du Grand Rabbin de Genève.

⁵⁰ Cf. AEG, Justice, procédure pénale n° 161, 1889; Kleymenoff était né en 1861 en Russie; selon la sûreté française, il fréquentait les réfugiés et assistait à toutes leurs réunions.

En Lettres, particulièrement intéressante est la présence de Césarine Wanda Wojnarowski (Wojnarowska), une militante de premier plan: elle avait commencé des études de Médecine à Saint-Pétersbourg où, sous l'influence de son camarade Ludwik Waryński, futur fondateur du groupe polonais *Proletariat*, elle s'était convertie au mouvement révolutionnaire; après avoir subi arrestation et condamnation, elle était arrivée en 1883 à Genève où elle collabora aux organes socialistes polonais qui paraissaient dans cette ville – *Proletariat*, *Walka Klas* (la Lutte des Classes) et *Przedświt* (l'Aurore⁵¹). Parmi les condisciples de Wojnarowska à Genève, relevons la présence de Théodora Krajewska, sympathisante du mouvement révolutionnaire et future présidente de la Société des étudiants polonais à Genève; ses études terminées, elle sera la première femme médecin à pratiquer parmi les Musulmans de Bosnie. Un célèbre émigré à Genève, l'historien et sociologue Boleslas Limanowski, co-fondateur du Parti Socialiste Polonais, relate dans ses *Souvenirs* qu'elle fréquentait à Genève Sigismond Balicki que nous trouvons aussi dans notre liste⁵². Comme maint autre de ses compatriotes – L. Waryński, C. W. Wojnarowska, A. Dębski⁵³, pour ne citer que ceux qui

⁵¹ Cf. Paris, Archives de la Préfecture de Police, BA/1300; *Pierwsze pokolenie marksistów polskich*, Varsovie, 1962, t. II, pp. 736–7; LÉON BAUMGARTEN, *Kółka socjalistyczne gminy i wielki proletariat*, Varsovie, 1966, *passim*.

⁵² BOLESŁAS LIMANOWSKI, *Pamiętniki* (Souvenirs), Varsovie, 1961, t. II. – B. Limanowski, socialiste influencé par K. Marx mais aussi par Sismondi, émigré en Suisse dès 1878. Cf. BAUMGARTEN, *op cit.*; JERZY TARGALSKI, *Szermierz Wolności, Stuletni żywot Bolesława Limanowskiego, 1835–1935* (= biographie de B. L.), Varsovie, 1972; cf. encore K. J. COTTAM, «Boleslas Limanowski: a Polish theoretician of Agrarian socialism», *The Slavonic and East European Review*, janv. 1973, pp. 58–74 (qui mentionne un jugement de B. L. sur la condition de la paysannerie en Suisse). En 1882, sa demande de naturalisation fut rejetée (cf. AEG, dossiers de naturalisations).

⁵³ Alexander Dębski (1852–1936), étudiant en mathématiques à Saint-Pétersbourg, membre du Comité central du premier «Proletariat», émigré à Genève en 1884, où il travaille à l'imprimerie polonaise; il fréquente ensuite la faculté des sciences. Pour entrer à l'université, il présente une curieuse attestation traduite du russe par son ami Nicolas Joukovsky (cf. son dossier, *compactus* Univ. de Ge). En 1888, il est à l'Ecole polytechnique fédérale où, parallèlement à ses études et à son activité révolutionnaire, il suit, comme d'autres émigrés polonais, notamment Gabriel Narutowicz (futur professeur à l'E.P.F. et plus tard ministre des Aff. étr. de la rép. polonaise) les cours destinés aux officiers de l'armée suisse. En 1889, il est gravement blessé en expérimentant, en vue d'un attentat contre le tsar, un explosif fabriqué par un compatriote, assistant en chimie à l'université de Berne. Il sera alors expulsé de Suisse. Cf. NORBERT BARLICKI, *Alexander*

se retrouvèrent dans l'émigration genevoise –, Balicki fut initié au socialisme sur les bords de la Néva, où il étudiait le Droit; mais bientôt il devait se détourner du populisme russe et fonder, en compagnie de B. Limanowski, Joseph Uziębło, Erazm Kobylanski, Alexander Zawadski et Casimir Sosnowski le groupe *Lud Polski* (le Peuple Polonais) dont le manifeste parut en août 1881 à Genève: c'était la première tentative en vue de renouer avec l'idée d'indépendance nationale depuis l'insurrection de 1863. C'est en 1883 que Sigismond Balicki, expulsé de Galicie, arrive en Suisse; sous son impulsion commence à se développer dans les rangs de la jeunesse estudiantine polonaise émigrée dans notre pays un courant socialiste s'affirmant de plus en plus nettement comme national. En 1887, Balicki fondera à cet effet une société secrète, l'Association de la jeunesse polonaise (*Zet*), qui conspire en liaison avec une autre association patriotique, la Ligue Polonaise, fondée à Hilfikon par le colonel Zygmunt Milkowski; en 1891 et 1892, Balicki rencontra à Genève Roman Dmowski; ensemble, ils jetèrent les fondements de la Ligue Nationale, appelée à devenir bientôt la principale organisation nationaliste polonaise. En 1891, Sigismond épousait Gabrielle Iwanowska, étudiante à la Faculté des Sciences, que l'on trouve également dans notre liste du semestre d'hiver 1885/86; elle fit partie du *Zet* et devint, après la guerre, députée à la Diète polonaise. Peu après son mariage, Sigismond acquérait la nationalité suisse; en 1896, il soutenait une thèse de doctorat en sociologie à l'Université de Genève: *l'Etat comme organisation coercitive*; il vécut dans notre pays dans des conditions matérielles assez difficiles, gagnant sa vie comme dessinateur au laboratoire du professeur Fol puis pour l'«Atlas anatomique» du professeur Laskowski, de la Faculté de Médecine de Genève⁵⁴.

Poursuivons cette enquête forcément chaotique. Dans notre liste, quelques Polonais dont nous ne savons pas grand chose: Thadée Zaborowski, étudiant en médecine né le 21 juillet 1860 en Pologne russe, arrivé en Suisse en 1883, membre actif de la Société des étudiants polonais et de la Société polonaise

Dębski, Varsovie, 1937, pp. 64 et ss, et L. MYSYROWICZ, «Agents secrets et révolutionnaires russes à Genève», *Revue Suisse d'Histoire*, 23 (1973), pp. 45 et 61.

⁵⁴ Cf. le Dictionnaire biographique polonais; BAUMGARTEN, *op. cit.*, *passim*; K. GRÜNBERG et Cz. KOZŁOWSKI, *Historia polskiego ruchu robotniczego, 1864–1918*, Varsovie, 1962. Cf. encore AEG, étr., annexes du bureau, enquête de l'agent de sûreté Charbonnier du 19 juin 1888 qui note que Balicki «suit les cours à l'Université», qu'il a séjourné précédemment à Genève chez le professeur Fol (1883–1886) puis s'est rendu pour six mois à Pesth, ensuite à Zurich où il a suivi pendant 8 mois les cours à l'Université. (Obligés de couper cet article déjà trop long, nous ne pouvons faire état ici de quelques reflets de l'activité de Balicki et d'autres émigrés polonais à Genève comme Wanda Wojnarowska, le colonel Milkowski, etc.)

de secours mutuels, organisations qui avaient également une activité plus ou moins clandestine⁵⁵; Ludmilla Litauer, Félicie Jakubowska, Jadwiga (Edvige) Zaborowska, Casimir Pławinski, Micheline Stefanowska cités incidemment par Boleslas Limanowski dans ses Mémoires; Stefanowska deviendra une sommité dans le domaine des maladies nerveuses; le commissaire spécial d'Annemasse la dénonçait en 1890 comme participant régulièrement aux réunions des réfugiés russes; son nom apparaît encore dans une adresse de solidarité aux étudiants de Russie, dont nous parlerons plus loin. Quant à Casimir Pławinski (1857-1886), il se trouvait en Suisse pour y soigner une tuberculose contractée en prison où l'avait jeté son appartenance à un cercle socialiste polonais⁵⁶; à Genève, il faisait partie du groupe «Proletariat» avec Wojnarowska et Stanislas Waryński, frère du leader révolutionnaire Ludwik Waryński, dont le procès public se déroulait précisément en cette année 1885 à Varsovie; Stanislas avait lui-même été condamné en 1880 lors d'un grand procès intenté aux socialistes à Cracovie; il s'était réfugié à Genève; au semestre d'hiver 1885/86, il était assistant en polyclinique auprès du professeur Vulliet⁵⁷.

Continuons à éplucher cahin-caha notre inventaire. Nous y remarquons encore la présence de Joseph Z(i)elinski. Il avait demandé l'asile politique à Genève le 2 octobre 1883 en faisant la déclaration suivante: «*Obligé de quitter la Russie par suite de persécutions politiques qui eurent lieu à Kieff après le procès intenté par le gouvernement impérial au citoyen Fedoroff, au mois de juillet 1879, je me suis réfugié en France, où je suis resté à Montpellier d'abord, à Paris ensuite, jusqu'au mois de septembre 1882. Depuis cette dernière époque, je me suis installé à Genève.*» Né le 11 janvier 1857 à Kiew, Zielinski faisait partie à Genève du groupe des proscrits. Selon la police française, il était l'auteur de diverses brochures révolutionnaires introduites en Russie. Vers la fin du siècle, on le retrouve à Paris, où, comme nous l'apprend Max Nettlau, il était très proche des anarchistes de *Temps Nouveaux*⁵⁸.

⁵⁵ Paris, Archives nat. F7/125192; AEG, étr., dossiers de naturalisations.

⁵⁶ BAUMGARTEN, *op. cit.*, p. 1109 et *passim*.

⁵⁷ Sur L. Waryński, cf. notamment BAUMGARTEN, *op. cit.*, *passim* et du même, *Dzieje wielkiego proletariatu*, Varsovie, 1966; sur Stanislas Waryński, *ib.*, *passim*.

⁵⁸ Cf. AEG, dossiers de proscrits, où sa demande d'asile politique est contresignée Charles Perron et Nicolas Joukowsky; il était marié à Catherine Toumanoff, étudiante à l'Université en 1883; sa carte de proscrit lui sera renouvelée jusqu'au 17 nov. 1891 en tout cas. Cf. encore Paris, Arch. nat. F7/12519; selon le commissaire spécial d'Annemasse, il donna asile à Dębski et Mendelson à Genève en juillet 1889 après l'affaire des bombes de Zurich; cf. encore MAX NETTLAU, *Histoire de l'Anarchie*, tr. fr., Paris, 1971, p. 237.

Mentionnons encore dans cette volée Lydia Dragomanoff, la fille du leader fédéraliste ukrainien, une des figures principales de l'émigration slave à Genève; Hanna Miłkowska, la fille du colonel dont nous avons précédemment parlé. Notons aussi en passant que le futur député socialiste genevois Jean Sigg fréquenta la Faculté des Sciences en même temps que tous les étudiants ci-dessus; plus tard, nous le verrons prendre fréquemment la parole dans les meetings internationaux, aux côtés des représentants de l'émigration...

Mais nous n'en avons pas encore fini; nous n'avons encore parlé ni des étudiants bulgares ni des arméniens. Parmi les Bulgares, remarquons la présence de Nicolas Gabrowsky (1864–1925). A Genève, où il préparait une licence en droit, il entra en contact avec G. Plékhanov dont il subit l'influence idéologique. Après avoir terminé ses études, il devait rentrer en Bulgarie et participer avec Dimitri Blagoev à la Conférence du 20 juillet 1891 au mont Bouzloudja où fut décidée la fondation du parti social-démocrate bulgare. En 1893, il représentera les socialistes bulgares au congrès international socialiste de Zurich; son co-délégué, Krestu Rakowsky, est lui-même un étudiant de l'Université de Genève: nous aurons l'occasion de reparler de lui.

Les sources disponibles ne nous permettent pas d'indiquer quelle fut l'activité politique de Gabrowsky au cours de ses années genevoises. Ses lectures à la Bibliothèque publique et universitaire témoignent de son intérêt pour les problèmes sociaux⁵⁹. De toute manière, il est certain que sa période genevoise fut importante dans sa prise de conscience socialiste⁶⁰. Un petit incident – une bagarre qui éclate à la fin du semestre d'été 1887 dans le vestibule de l'Université au sujet des élections en Bulgarie – nous fournit, semble-t-il, les noms des étudiants auxquels il était politiquement apparenté⁶¹. Citons entre autres B. Baëff, étudiant en sciences et

⁵⁹ Nous avons faits d'importants sondages concernant les lectures des émigrés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Nous renonçons, faute de place, à en faire mention ici. La composition de la salle de lecture de cette bibliothèque ressemblait à celle d'un club politique dans les années 1880–1890.

⁶⁰ Sur Gabrowsky, cf. DIMITER BLAGOEV, *Contribution à l'histoire du socialisme en Bulgarie* (en bulgare), Sofia, 1956, p. 523; cf. également T. TCHITCHOVSKY, *The Socialist movement in Bulgaria*, Londres, 1931, 32 p.

⁶¹ AEG, proc. pén. n° 1403 du 23/VII/1887, plainte pour coups et blessures de Kyoïbachieff (= Keuibachieff), Dimo contre Miloche Stanicheff et Nicolas Boykikeff, affaire sans suite contenant une pétition signée: A. TOCHEFF (méd.), Iv. Momtchiloff (méd.), M. Roussef (méd.), V. Veltcheff (sciences), S. A. Zvantcheff (?), I. TCHAKALOFF (lettres), K. ANGVELOFF (lettres), N. Moscoff (méd.), N. GABROWSKY (droit), K. DOBREFF (méd.), J. Basmadjieff, Kyroff (lettres), D. Keuibachieff (sciences), A. HODJEFF,

K. Angueloff, étudiant en lettres, signalés par d'autres sources comme fréquentant les réunions des proscrits russes et étant en relations, en particulier, avec G. Plékhanov. Nous les retrouverons plus tard.

Parmi les camarades de Nicolas Gabrowsky, nous découvrons la présence de trois Arméniens: Mekertitch Manoutchariantz, A. K. Schmavonian (Gabriel Kaffianz⁶²?) et N. Matinian dont les noms sont, eux aussi, liés à l'histoire du mouvement socialiste de leur pays. Nous reverrons un peu plus loin le nom du premier, aux côtés de Wanda Wojnarowska et de plusieurs autres étudiants très engagés, au bas de cette adresse envoyée en 1888 aux étudiants de Russie à laquelle nous avons déjà fait allusion.

Au semestre d'hiver 1885/86, pris par nous arbitrairement comme référence, les étudiants arméniens à Genève formaient un minuscule groupe national. Dès le semestre suivant, leur effectif grossissait légèrement pour compter, en hiver 1887/88, une dizaine de membres: quatre étudiants en Sciences – Pogos Afrikian⁶³, Marie Tatossian⁶⁴, Christophe Ohanian⁶⁵, Kara-

B. BAEFF (sciences). Les noms en capitales sont ceux pour lesquels des rapports de police français font état de leurs fréquentations «suspectes».

⁶² LOUISE NALBANDIAN, *The Armenian Revolutionary movement; the Development of Armenian Political Parties through the nineteenth Century*, University of California Press, Berkeley, 1963, indique que Gabriel Kafian [Kaffianz, Kaffiantz] s'appelait encore Shemavon [Schemavon]. Nous ne trouvons ni l'un l'autre nom dans les listes de l'Université mais bel et bien un Schmavonian [Schmavon], dont les dates de séjour correspondent à celles de Kaffianz. Ce doit être le même, car les transcriptions diffèrent souvent d'une source à l'autre pour les noms arméniens, surtout en ce qui concerne les terminaisons. Kaffianz était lié aux révolutionnaires polonais. En 1889, il sera expulsé de Suisse pour l'affaire des bombes de Zurich en même temps qu'Alexandre Dębski, Felix Daszynski, Marie Günzburg, J. E. Kassiusch (cf. notre «Agents secrets...», *art. cité*, où nous l'avons indiqué par erreur comme Polonais). Fin avril 1888, il avait été arrêté en Allemagne alors qu'il tentait de faire passer clandestinement de la littérature interdite en Russie. Précédemment, le 21 avril 1887, il avait été expulsé de Genève pour une obscure dispute avec un opticien.

⁶³ Pogos Afrikian, étudiant né en 1863, originaire d'Arménie (AEG, recensement); signataire d'un appel aux étudiants russes en 1888 avec Wojnarowska, etc., voir plus loin.

⁶⁴ Marie Tatossiantz, née en 1870, épouse d'Alexandre Aboviantz (AEG, recensement).

⁶⁵ L. NALBANDIAN, *op. cit.*, indique seulement à son propos qu'il venait de Montpellier. Nous n'avons rencontré qu'une seule fois son nom: en bas d'un témoignage de gratitude présenté le 3 novembre 1893 à l'anarchiste russe Nicolas Joukowsky pour son 60^e anniversaire. Parmi les 61 signataires nous y trouvons, outre Christophe Ohanian, celles des Arméniens suivants: Anna

pete Tschakmakhiantz (auditeur⁶⁶); deux en Lettres – Simon Hohanian et Georges Karadjian (Kevork Garadjian⁶⁷); trois en Médecine: Mihran Bohadjian, Bedros Mahokian et Mathéos Shah-Azizian⁶⁸ (celui-ci, auditeur

Atabekiantz, Alexandre Atabekiantz, Léon Aladjalian, A. Lalayantz, Michel Gaspariantz, M. Vartanian, Gabriel Bachatrian, Paul Mélikian (*Photocopie personnelle d'un document appartenant aux descendants de N. Joukowsky*).

⁶⁶ K. Tchakmakhianzt, co-signataire de l'appel de 1888 (voir plus loin), co-fondateur de l'Hintchak.

⁶⁷ Kévork Gharadjian (Georges Karadjian) [Archomède], étudiant russe né en 1862 (AEG recensement), soupçonné d'être « nihiliste » par la police française en 1889. Selon ANAHIDE TER MINASSIAN, « Le Mouvement révolutionnaire arménien, 1890–1903 », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XIV, 4, oct.–déc. 1963, ce membre du groupe initiateur du Hintchak s'est rapidement séparé de ses camarades pour des raisons obscures. En 1887, il traduit le *Manifeste* du parti communiste en arménien mais sa traduction s'étant perdue, elle ne vit pas le jour. En 1897, il milite à Tiflis et entre au P.O.S.D.R.; il se fait connaître pour sa participation à la révolution de 1905 et a peut-être fait partie du Comité social-démocrate de Tiflis dont Staline était membre en novembre 1901.

⁶⁸ TER MINASSIAN et NALBANDIAN, *op. cit.*, indiquent seulement à son propos qu'il fut un des fondateurs du parti Hintchak. Quelques recouplements dans les archives permettent de soulever un petit coin de voile à son sujet. Tout d'abord ses lectures à la BPU témoignent d'un travail de réflexion idéologique certain: aidé d'un dictionnaire français-arménien, Shah Aziziantz lit le 12 nov. 1886 Ricardo, Morus, Malthus; en décembre, Spinoza et Proudhon; en février, Louis Blanc et Michelet, puis du Garibaldi; en février et mai 1888, il demande régulièrement en lecture le *Révolté* (par exemple les 2, 3, 4 et 14 mai), la collection de l'*Egalité* (15, 16, 17, 23, 25 mai), le *Précurseur* (22 juin 1888); en janvier 1889, il lit Spencer et Froebel, etc... Mais surtout, nous voyons le nom d'Azizian cité à propos de l'expulsion d'un étudiant russe, Théodore Schestakoff. Il faut que nous en disions quelques mots car l'affaire est instructive. T. Schestakoff, né en 1866, ancien étudiant à l'Université de Kazan, arrive en 1888 à Genève pour faire sa médecine. Se trouvant sans papiers du fait du refus du gouvernement russe de lui renouveler son passeport, il obtient une carte provisoire de proscrit et fait l'objet d'une enquête. Le rapport indique: « les renseignements [sur son compte] ne sont pas mauvais... cependant il fréquente assidûment les nihilistes en résidence à Genève, est constamment à eux [sic], fréquente leurs réunions; il y a deux ans, il partageait le logement d'un étudiant, Schah Asisian, qui s'est suicidé depuis; c'est lui qui a enlevé les papiers avant que la police vienne faire les constatations. En novembre 1889, ayant été recensé par le soussigné, il donnait comme lieu d'origine Moscou [au lieu de Tomsk qu'il indique cette fois] et était déjà sans papiers (rapport de Kohlenberger,

comme Tchakmakhiantz et logeant à la même adresse que lui). Parmi eux se trouvent la plupart des fondateurs du parti révolutionnaire arménien *Hintchak*, définitivement constitué en août 1887 à Genève. Le nom de ce parti n'est d'ailleurs que la traduction du mot russe Kolokol (la cloche), pour rappeler le journal de Herzen dont la carrière s'était achevée 20 ans auparavant à Genève⁶⁹.

En fait, la fondation du premier parti socialiste d'Arménie remonte à l'été 1886. C'est alors que deux étudiants arméniens de Paris : un riche bourgeois de Tiflis – Avetis Nazarbekian – et sa fiancée Mariam Vardanian⁷⁰, ancienne membre d'un cercle révolutionnaire de Saint-Pétersbourg, décident de créer un parti révolutionnaire arménien et réussissent à convaincre quatre compatriotes, étudiants émigrés à Genève, de s'associer à leur entreprise : Gabriel Kaffianz, Ruben Khan Asadiantz⁷¹, Nicoli Matinian et Mekertitch Manoutcharian⁷². Pour élargir le groupe, Gabriel Kaffianz se rend à Mont-

24 juin 1891). L'expulsion est provisoirement ajournée. Mais un nouveau rapport indique à son sujet : «En 1889, le 5 novembre, il est signalé pour avoir prêté un passeport à un anarchiste des plus militants, le nommé Shah-Asisian, également étudiant et sujet russe, pour qu'il puisse se rendre à Paris où il est connu comme anarchiste très militant – depuis s'est suicidé». L'expulsion est alors confirmée, malgré les dénégations de l'intéressé (AEG, expulsions).

⁶⁹ Cf. LOUISE NALBANDIAN, *op. cit.*, et A. T. MINASSIAN, *art. cit.*

⁷⁰ Avetis Nazarbekian, né en 1864, était le neveu d'un des plus riches Arméniens de Tiflis. Il épousa Marie Wartanoff [Mariam Vardanian, Maro Vartabedian] dont il eut un fils en 1888. C'est lui qui prononcera en 1890 le discours du Premier mai à Genève, au nom des étudiants russes. La police politique genevoise indiquait le 20 mai 1890 à Berne qu'après l'affaire des bombes de Zurich, il avait logé Kaffianz chez lui ; elle notait encore : «Nazarbekian reçoit une volumineuse correspondance et a souvent chez lui des réunions d'étudiants russes. Les réunions commencent toujours dans la soirée et durent souvent jusqu'à une heure très avancée de la nuit» (AF, Berne). – LOUISE NALBANDIAN indique que sa femme, Mariam (Maro) Vardanian [Marie Wartanoff sur les fiches de recensement genevois et Maro Vartabedian dans l'article précité de A. T. MINASSIAN] était la tête pensante du groupe. Voir également plus loin.

⁷¹ Rouben Khanazadian (Khanazad), né en 1863 est une personnalité «indissociable de l'ensemble du mouvement révolutionnaire arménien», indique A. T. MINASSIAN (*art. cité*) ; il fut le premier du groupe à quitter Genève en été 1889 pour le Yerkir en passant par Paris où se tient le 1^{er} congrès de l'Internationale et où il expose le programme de son parti ; il a laissé des *Mémoires* (*ib.*, note 42). Il doit être identique à Khan-Ariadani, soupçonné en 1889 par le commissaire spécial de Bellegarde d'être «nihiliste».

⁷² Il existe ici une divergence entre la liste des 6 fondateurs donnée par

pellier, d'où il ramène quatre nouvelles recrues : Shah Azizian, Karadjian, Ohanian et Afrikian. Cependant le groupe initiateur genevois se limitera à six membres car, quelque temps seulement après l'arrivée du renfort de Montpellier, une scission aux raisons peu claires éclate. Décision est prise quand même de fonder un parti révolutionnaire de masse devant couvrir toute l'Arménie turque et posséder des sections dans les différentes communautés arméniennes de l'étranger.

Pour récolter des fonds en vue du lancement de son organe, le groupuscule organise à Genève, fin 1886, une soirée caucasienne. Professeurs et étudiants de l'Université y viennent nombreux et le bénéfice réalisé permet de commencer les opérations. L. Nalbandian, historienne du mouvement révolutionnaire arménien, précise que les six étudiants genevois formèrent un comité de trois membres – Vardanian, Nazarbekian et Gharadjian – pour rédiger le programme de ce qui deviendra le parti révolutionnaire Hunchakian (Hintchak⁷³). Les fondateurs réclament pour l'immédiat l'indépendance de l'Arménie et comme but lointain la socialisation de son économie ; comme moyens, ils admettent la possibilité de différentes méthodes allant de la propagande parlée ou écrite à l'emploi de la terreur. A l'instar du groupe polonais *Proletariat*, le parti *Hintchak* était une sorte de croisement idéologique entre le socialisme marxiste et le populisme du type *Narodnaja Volja*. Ses fondateurs étaient en rapport à Genève avec Georges Plékhanov et Véra Zassoulitch mais également avec *Proletariat* et les Russes de la tendance terroriste.

De Genève, les Hintchak enverront des émissaires à Constantinople et dans de nombreux villages de Turquie pour organiser l'action de leur compatriotes. Ce parti restera actif jusqu'en 1896, date à laquelle il est profondément affaibli par une crise interne. A cette époque un autre parti, la Fédération révolutionnaire arménienne *Daschnakzoutioun*, dont le centre est à Genève, l'a remplacé auprès des masses.

VII. Manifestations

L'inventaire que nous venons d'effectuer, nous renonçons à le renouveler systématiquement pour d'autres années, ne voulant pas

NALBANDIAN, *op. cit.*, et celle donnée par A. T. MINASSIAN. Le premier auteur cite N. Matinian et indique qu'il dût rapidement rentrer dans son pays, ce qui expliquerait pourquoi nous ne l'avons pas trouvé sur les listes d'étudiants ; le second cite M. Manuélian, dont nous n'avons pas non plus retrouvé le nom.

⁷³ Le nom de ce parti connaît plusieurs transcriptions : Hunchakian, Hintchak, Hunchag, etc....

transformer cette étude en un répertoire biographique. Mais – nous tenons à le souligner – l'année que nous avons choisie n'est pas unique en son genre : tout autre semestre entre 1883 et 1890 aurait en gros démontré la même chose. A cette réserve près que plus nous avançons dans le siècle et plus le nombre des « disciples » grandit au détriment des initiateurs. A partir de 1890, en effet, apparaît une nouvelle vague d'étudiants, catéchisée en grande partie par Plékhanov.

Nous poursuivrons donc désormais notre enquête en prenant comme fil conducteur les manifestations auxquelles participèrent les étudiants de Genève, sans nous attacher à passer en revue leurs différentes « volées ». Cependant, lorsque nous rencontrerons un groupe, nous ne manquerons pas, dans la mesure de nos possibilités, d'indiquer la composition de celui-ci. En raison des chevauchements inhérents au sujet, le lecteur devra se résigner à certains méandres dans l'exposé.

* * *

A partir de 1880, les Genevois virent se dérouler sous leurs murs une série de meetings en faveur de l'émancipation des peuples russe et polonais. En parler ici nous entraînerait trop loin ; nous le ferons ailleurs. Il suffit de savoir que les étudiants orientaux y occupèrent une place marquante. Nous nous arrêterons seulement à quelques manifestations spécifiquement estudiantines.

Fin 1887, une flambée d'agitation troublait les Universités de Russie. Les étudiants reprenaient une ancienne revendication : la liberté de s'organiser en corporations. Le régime autocratique refusa d'accéder à cette demande, usa de répressions et le mouvement estudiantin se radicalisa. En janvier 1888 se tint à Genève une grande « Assemblée populaire » convoquée par les étudiants russes et polonais de l'Université, avec l'ordre du jour suivant : « Le caractère et les causes du mouvement qui a amené la fermeture des Universités en Russie ⁷⁴. » Quelques professeurs et « des personnes du

⁷⁴ *Les troubles universitaires en Russie. Deux discours lus à l'Assemblée populaire du Palais électoral, le 9 janvier 1888* (BPU, broch. 938/18) ; cf. également *Journal de Genève*, 11 janvier 1888 ; *Le Genevois*, 14 janvier et 18 janvier 1888.

dehors» – des proscrits probablement – vinrent se joindre aux jeunes manifestants. La protestation des étudiants orientaux eut un retentissement exceptionnel parmi leurs camarades suisses. En effet, un groupe d'étudiants confédérés décida «de répondre au meeting des étudiants russes par une réunion familière»; 200 à 300 personnes y participèrent. Des discours furent prononcés; un jeune Suisse déclara notamment au nom de ses compatriotes: «Nous n'approuvons pas les actes de violence qui ont été commis (en Russie) mais nous les excusons, car nous comprenons combien les étudiants ont dû être poussés à bout»; dans la suite de son intervention, le jeune orateur s'en prit à la métaphysique, source de tout mal! Un autre assura «les étudiants russes de sa vive sympathie, non seulement «en tant que représentants d'une nation malheureuse, mais encore parce qu'ils se vouent à la recherche désintéressée de la vérité»; abordant ensuite la question sociale, le jeune homme incrimina non pas l'autocratie mais le système de Darwin et de Malthus! Par contre, un nommé Hillel Joffé, assistant du professeur Schiff, défendit résolument à la tribune la légitimité de la lutte de ses compatriotes russes; enfin, un candidat italien en Médecine, Nicodème Nardi, exprima «toute la sympathie que ressentent les étudiants italiens pour leurs camarades russes, ces martyrs de la liberté⁷⁵». Ces deux réunions, sur lesquelles nous n'avons que ces indications lacunaires, avaient été précédées par une assemblée regroupant les éléments apparemment les plus engagés de l'Université. Ils firent adopter en assemblée plénière l'adresse suivante à laquelle nous avons déjà fait allusion précédemment:

«Adresse d'un groupe d'étudiants de l'Université de Genève, originaires de Russie, aux élèves des hautes écoles fermées par ordre du gouvernement russe.

Nous, soussignés, étudiants de l'Université de Genève, réunis le 1^{er} janvier 1888, avons résolu de nous joindre à votre protestation contre le régime universitaire en Russie. Nous trouvant dans l'impossibilité de prendre une

⁷⁵ *Le Genevois, loc. cit.* Les noms sont estropiés dans le compte rendu du journal; nous avons reconstitué ceux de Nicodème Nardi et de Hillel Joffé d'après les listes d'étudiants. Joffé, étudiant russe né en 1864, est signalé dans un rapport de police français comme faisant partie du groupe des proscrits de Genève et comme ayant pris une part active à la manifestation du Premier mai 1890.

part active à la lutte pour une cause qui nous est également chère, nous croyons devoir vous exprimer au moins publiquement notre pleine sympathie et nos vœux pour le succès de la lutte que vous avez entreprise.

Nous jouissons ici des bienfaits du régime universitaire qui reconnaît la liberté de la recherche et de l'enseignement scientifiques, ainsi que l'autonomie des corporations des professeurs et des étudiants; aussi avons-nous d'autant plus de tristesse à la destruction de l'idée même de la haute école en Russie.

Dans les universités russes, nous voyons l'enseignement soumis au contrôle policier. [...], des branches entières des sciences exclues de l'enseignement; des opinions déjà condamnées par le progrès scientifique imposées aux professeurs; [...] et enfin, l'espionnage politique, introduit à l'Université [...].

Nous souhaitons de tout notre cœur que votre fermeté héroïque, qui ne recule pas devant la répression la plus brutale, donne pour résultats l'établissement dans nos patries de la liberté académique, cet attribut imprescriptible de la haute école dans tout pays civilisé.

Signé: P. AFRIKIAN, LYDIA DRAGOMANOVA, S. FRADISS, H. JOFÉ, Rosa Jofé, J. JEMELLYANOFF, W. KLEYMENOFF, P. Levacheff, M. MANOUTCHARIAN, EUDOXIE PHOMINA, M. SCHAH AZAZIAN, BETTI SCHKOLNIK, Julie Stoïmanoff, K. TCHAKMAKHIANZ, WANDA WOYNAROWSKA, J. ZELINSKY.»⁷⁶

Au printemps 1890, les Universités russes étaient à nouveau agitées. A Genève, on organisa une nouvelle manifestation de solidarité: une assemblée d'étudiants slaves se réunit dans une brasserie de la «Petite Russie» et décida l'envoi de l'adresse suivante à toutes les Ecoles supérieures de l'Empire:

«Chers camarades

Forts de notre bon droit, vous défendez notre liberté. D'une [Université] à l'autre, le mouvement universitaire gagne en extension et en solidarité. Cette lutte, pleine d'abnégation, qui brave la prison et l'exil, provoque l'admiration et la sympathie de tout le monde civilisé, et nous sommes profondément convaincus que le temps n'est pas loin où notre but sera atteint. Acceptez donc, chers camarades, le salut fraternel de la part de ceux qui auraient lutté dans vos rangs s'ils n'étaient obligés par les oppressions gouvernementales d'étudier loin de leur patrie.»

Les signataires en étaient: Pierre Berkoss (né en 1865, Médecine), Anna Bogdanowska (née en 1865, Médecine), Adolphe Butkiewicz (Médecine), Anna Charapoff (née le 10 septembre 1863, Médecine), Paula Charapoff (née le 10 février 1868, Médecine, réfugiée), Marie Drzewina (Sciences), Marie

⁷⁶ *Le Genevois*, 3 janvier 1888, p. 2: «On nous prie de publier la pièce suivante»...

Fischmann (née le 19 janvier 1868 à Odessa, Médecine, présidente de la Manifestation internationale du 1^{er} Mai 1891 à Florissant), David Gourfain (Médecine), Marie Grochowska (née en 1864, Médecine), Catherine Ivanoff (née en 1863, Médecine), Gabrielle Iwanowska (Sciences), Augusta Khmelewskaya (née en 1863, Médecine), Rachel Kleiner (née le 10 février 1871 à Moscou, Médecine, «en rapports continuels avec les nihilistes»), Edvige Korzun (Médecine), Théodora Krajewska (Médecine), Anna Lipnowska (Médecine), Adèle Jeanne Motchoulska (Médecine), Nadéja Ott (Médecine), Michel Scheftel (Sciences), Georges Schrayner (Médecine), Wanda Szawinska, Salomon Seidmann (Sciences), Angélique Sivitski (Médecine), Nadine Stanislawsky (Médecine), Micheline Stefanowska (Médecine), Henri Unrug (Sciences), Anna Zienkiewicz (Médecine), Sophia Zissowskaïa (Sciences), Véra Zirg (Médecine)⁷⁷.

VIII. Autour du Congrès International des Etudiants Socialistes

Le 15 octobre 1894, un rapport du Commissaire spécial d'Annemasse signalait à la direction de la Sûreté nationale la présence à Genève, parmi d'autres étudiants révolutionnaires, d'un jeune bulgare nommé Stoyan Stefanoff Nocoff. Il était né en 1872 et habitait la Suisse depuis trois ans. A la fin de l'année 1892, il s'était affilié au Cercle International des Etudiants Socialistes de Genève. Il entretenait des relations suivies avec Georges Plékhanov, Véra Zassoulich et les autres proscrits russes. Le Premier mai 1893, il s'était fait remarquer en portant, lors du cortège, le drapeau rouge de ce Cercle d'étudiants. Autre chose encore: «en janvier 1893, le sieur Nocoff a fait imprimer à 2000 exemplaires à l'Imprimerie de la Nouvelle Poste à Genève une protestation contre le gouvernement de son pays, qu'il qualifiait de réactionnaire. Le sieur Nocoff, dont la conduite était bonne dans les premiers temps de son

⁷⁷ Cette adresse fut insérée dans la *Tribune de Genève* des 25/26 mai 1890 sans signatures. Nous avons reconstitué la liste des signataires d'après un rapport établi le 19 août 1890 par le commissaire spécial d'Annemasse où était indiqué, en regard de certains noms, la mention suivante: «a assisté en mai dernier à la réunion des étudiants russes dans laquelle fut votée une adresse aux étudiants des Universités de Russie» (Paris, A.N. F7/12519); nous avons collationné les noms sur les listes officielles d'étudiants de l'Université.

arrivée à Genève, est considéré aujourd'hui comme un meneur⁷⁸».

Après la mort de Staline, le vieux professeur retraité S. Nocoïff publiait dans une revue bulgare ses souvenirs d'étudiant. Son témoignage est précieux car il nous fournit d'intéressants aperçus sur l'atmosphère régnant dans les cercles socialistes de Genève à la fin du siècle dernier.

Stoyan Nocoïff relate dans ses *Souvenirs* qu'il fut gagné aux idées socialistes sous l'influence de certains professeurs de son Lycée de Gabrovo qui avaient étudié en Russie et s'y étaient convertis au populisme⁷⁹. L'un d'entre eux semble avoir alors déjà dépassé le stade du populisme puisqu'il traduisit en bulgare l'ouvrage d'Engels *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. La propagande socialiste gagnant en importance dans ce lycée, deux condisciples de Nocoïff furent l'objet d'un renvoi tandis que lui-même recevait un sévère avertissement. L'un de ces exclus n'était autre que le futur leader socialiste Christian (Krestu) Rakowsky; l'autre, un certain Slavi Balabanoff. Tous deux partirent étudier la Médecine à Genève; Nocoïff les y rejoignit l'année suivante. Il s'inscrivit en Sciences et suivit avec passion, comme il le dit lui-même, l'enseignement de Carl Vogt. «L'Université de Genève, raconte-t-il encore, était fréquentée par de nombreux Russes; ils étaient tous très politisés; on trouvait parmi eux des populistes, des terroristes, des anarchistes, des disciples de Lavrof, de Bakounine et de Kropotkine; peu nombreux étaient par contre les adeptes de Plékhanov.» On reprochait à ce dernier d'être un peu trop détaché des conditions spécifiques russes. Quant aux étudiants bulgares, ils étaient divisés entre deux organisations: la société portant couleurs *Bratstvo*, formée de partisans du régime de Stamboulov, et d'autre part, le Groupe des Etudiants Socialistes Bulgares, comptant 35 membres⁸⁰: les plus stu-

⁷⁸ Paris, A.N. F7/12519/20.

⁷⁹ STOJAN NOCOÏFF, «Studentski spoumeni ot Zheneva (1889-1894 g.)» (souvenirs d'étudiant à Genève, 1889-1894), *Istoricheski Pregled*, Sofia, god. XII, br. 4, pp. 81-103 (année 12, n° 4).

⁸⁰ Peut-être s'agissait-il de 45 étudiants en réalité, si l'on s'en rapporte à cette notice parue dans le *Journal de Genève* du 20 janvier 1893: «Nous avons reçu une lettre signée Noloïff (= Nokoïff) accompagnant une protestation non signée mais qu'on dit provenir de 45 étudiants bulgares de notre uni-

dieux et les plus éveillés parmi les 150 Bulgares de l'Université, au dire de Nocoff. Les réunions du Groupe des Etudiants Socialistes Bulgares se tenaient une fois par mois; elles étaient consacrées aux sujets les plus divers. On y écoutait des exposés suivis de discussions sur des problèmes de sociologie, sur l'histoire du mouvement ouvrier et le socialisme, l'ethnographie, les sciences naturelles, etc.... Nocoff citait à titre d'exemple un exposé brillant fait par son ami Slavi Balabanoff sur «Le Caractère social de la Révolution de 1848». Parmi les divers rapporteurs, il se souvenait des noms de Baeff, plus tard professeur de géologie à l'Université de Sofia; de Théodore Stoïano«, plus tard avocat à Varna, de Tchakaloff, futur directeur de la Banque populaire à Sofia, de Stoïan Kosturkoff, futur ministre de l'Education nationale, d'Assen Ivanoff, également directeur par la suite de la Banque populaire; enfin et surtout, il y avait Christian Rakovsky.

Nocoff était en relations suivies avec ses nombreux condisciples russes dont il maîtrisait parfaitement la langue. Il fréquentait assidûment la Librairie Elpidine et la typographie où Plékhanov imprimait ses ouvrages ainsi que le *Sotsial-democrat*. Invité par le jeune Nocoff, G. Plékhanov accepta de faire plusieurs exposés sur la philosophie marxiste devant le Groupe des Etudiants Socialistes Bulgares, auxquels se joignirent, pour la circonstance, des étudiants russes⁸¹. Au sein du Groupe, quatre camarades – Balabanoff, Bakaloff, Nocoff et Rakowsky – formaient un noyau d'activistes; ils se réunissaient chaque semaine pour étudier en commun les œuvres de Marx et Engels, pour traduire et faire imprimer des brochures socialistes en langue bulgare, pour rédiger des articles destinés à un

versité contre la révision de la Constitution bulgare, et d'une façon générale, contre le gouvernement de ce pays, qualifié de réactionnaire. Nous n'avons pas l'habitude de publier dans nos colonnes des manifestes politiques dirigés contre un gouvernement étranger, et nous nous permettons d'ajouter que notre université n'est pas le lieu qui convient à des manifestations de ce genre.» Dans ses souvenirs, Nokoff fait allusion au refus de la presse genevoise d'insérer sa protestation contre le régime de Stamboulov, *loc. cit.*, p. 86.

⁸¹ Plusieurs documents, que nous ne pouvons citer ici faute de place, attestent les rapports étroits de ce jeune Nokoff avec Plékhanoff et Véra Zassoulitch.

journal social-démocrate de leur pays. Ils entretenaient des relations amicales avec Plékhanov et aussi avec les socialistes genevois Sigg et Héritier; ils participaient également aux meetings organisés par la société du Grütli. En été 1893, ils se rendirent à Zurich, au congrès de l'Internationale; à cette occasion, Nocoïff eut la chance d'être présenté par Plékhanov à Engels. Ces étudiants prirent une part décisive dans l'organisation du 2^e Congrès International des Etudiants Socialistes, qui se tint en décembre 1893 à Genève. Ces renseignements tirés du récit de Nocoïff sont confirmés par l'autobiographie de Rakovsky. «A l'automne 1890, raconte-t-il, je partis pour Genève, afin d'entrer à la faculté de médecine. J'avais choisi la médecine parce que, dans notre imagination, elle donnait la possibilité d'entrer en contact directement avec le peuple. [...] A Genève, dès les premiers mois, je fis la connaissance des émigrés politiques russes, et notamment des membres des cercles social-démocrates. Quelque temps après, je rencontrai Plékhanov, Véra Zassoulitch et Axelrod, et pendant de longues années, leur influence fut décisive pour moi. Je passai trois années à Genève, de 1890 à 1893. Bien qu'étudiant et passant des examens, la médecine me laissait indifférent. Mes intérêts étaient à l'extérieur des murs de l'université: militer avec les étudiants russes. Rosa Luxembourg, qui resta quelque temps à Genève, dirigea avec nous des cercles d'études marxistes. Mon activité, ajoute Rakovsky dans son autobiographie, ne se limitait cependant pas au domaine russe. Avec des camarades de Russie et d'ailleurs j'organisai les éléments socialistes de la jeunesse universitaire genevoise. Nous nous liâmes aux étudiants socialistes d'autres pays, de Belgique notamment où eut lieu, pendant l'hiver 1891-92, le premier congrès international des étudiants socialistes. Je ne réussis pas à participer à ce congrès, malgré ma correspondance avec ses organisateurs. Mais en revanche, tout le travail préparatoire au II^e congrès, qui eut lieu à Genève, me fut pratiquement confié. Pour toutes les questions difficiles, je prenais contact auprès de Plékhanov⁸².» A Genève, Christian Rakovsky, que Trotski devait qualifier d'«une des figures les

⁸² Cf. GEORGES HAUPT et JEAN-JACQUES MARIE, *Les Bolchéviks par eux-mêmes*, Paris, 1969, pp. 343-348.

plus internationales du mouvement socialiste européen⁸³», entra encore en contact avec les socialistes genevois et français et était proche des cercles socialistes révolutionnaires polonais et arméniens qui avaient leurs centres dans cette ville. On voit, à travers cet exemple, comment se diffusaient d'un groupe à l'autre les idées révolutionnaires sur le terrain genevois et de ce centre vers d'autres filiales, selon les pérégrinations de ces «apôtres» en socialisme.

Grâce à la presse locale, nous pouvons apporter quelques précisions sur ce congrès d'étudiants. Il était placé sous le patronnage d'un *Cercle des étudiants socialistes* de l'Université de Genève sur les activités duquel nous sommes malheureusement assez mal renseignés. Nous savons seulement qu'il s'était fondé en 1891; le Rectorat refusa de le reconnaître, ce qui le privait du droit d'affichage sur les panneaux des bâtiments universitaires. Ce cercle s'occupait de propagande socialiste et organisait des conférences «très suivies par les travailleurs»⁸⁴; il prit une part active au Premier mai 1893, édita à cette occasion un Appel aux Travailleurs et délégua Christian Rakovsky comme orateur à la manifestation ouvrière internationale⁸⁵. Il semble que Rakovsky en était le personnage le plus actif. En avril 1893, ce cercle lançait un manifeste qui proclamait notamment :

⁸³ GEORGES HAUPT, notice biographique, *Les Bolchéviks...*, p. 357.

⁸⁴ Rapport de Chudin au nom du Cercle, seconde journée du congrès (*Genevois*, 21-25 déc. 1893) qui déclare: «le but du cercle est de lutter pour l'amélioration des classes laborieuses en réprouvant toutes les tendances anarchistes.»

⁸⁵ Un rapport de police français en date du 23 nov. 1891 indiquait que Rakowsky faisait partie du Cercle international des étudiants socialistes de Genève et qu'il recevait des paquets de brochures de Guesde qu'il distribuait aux membres du cercle; le 30 avril 1893 le commissaire spécial d'Annessemasse résumait l'intervention de Rakowsky à la fête du Premier mai à Genève: «L'étudiant Rakowsky a [...] parlé au nom des étudiants socialistes qui sont de cœur avec les travailleurs et qui les aideront dans toutes les circonstances. Il fait remarquer que les étudiants ont beaucoup à souffrir pour soutenir les idées avancées, mais ils ne failliront pas à leur devoir. Il faut, dit-il, faire cause commune avec les travailleurs» pour lutter contre tous les privilèges. «Il donne ensuite un aperçu des travaux dont s'occupe le cercle des étudiants socialistes et des diverses questions qu'il s'applique à résoudre» tels que la suppression du chômage périodique. «Il termine en invitant les

«L'Université actuelle est le reflet de la Société moderne. Tandis que les uns y viennent pour trouver dans la science une distraction, les autres – c'est la majorité –, sont là, voulant acquérir les connaissances nécessaires pour gagner leur pain quotidien et se procurer des moyens d'existence. Les premiers forment l'aristocratie de l'Université; les seconds en sont les parias et forment le prolétariat intellectuel. Notre congrès représentera les intérêts de ces derniers et cherchera les moyens de grouper ceux qui, aujourd'hui assis sur les bancs d'étudiants, iront demain dans les usines, dans les fabriques, dans les ateliers, comme mécaniciens, chimistes, ingénieurs, etc., se mettre au service du capital. Oui, ceux-là sont les serfs du capital, au même titre que les ouvriers manuels⁸⁶.»

Les délibérations du congrès s'ouvrirent le 21 décembre 1893 à la Brasserie Theuss, route de Carouge, dans une salle décorée de tentures rouges et ornée des portraits des principales figures du socialisme. Selon *Le Genevois*, qui publia un compte rendu détaillé et sympathique de ses travaux, «l'assistance comptait plus de 200 personnes, parmi lesquelles plus de la moitié de dames, étudiantes russes suivant les cours de notre Université⁸⁷»; selon l'organe clérical *Le Courrier*, qui en parla haineusement, «il y avait à la séance d'ouverture une centaine d'étudiants socialistes de Genève, dont 80 femmes à cheveux courts et à binocles d'Orient⁸⁸». Dès l'ouverture de la séance, la délégation française, conduite par Alexandre Zevaès, déposa une motion d'ajournement conçue en ces termes:

Considérant que les étudiants ne constituent pas une catégorie professionnelle et sociale déterminée, qu'ils n'ont pas, par suite, d'intérêts spéciaux à défendre et de revendications spéciales à formuler;

Considérant que la tenue de congrès exclusivement composés d'étudiants aboutirait à la constitution d'une sorte d'aristocratie intellectuelle dans le parti socialiste, qui ne doit pas distinguer entre les travailleurs du cerveau et les travailleurs des bras;

Considérant enfin que le devoir de tous les socialistes, quelle que soit leur origine, leur rang et leurs fonctions dans la société actuelle, est de se joindre aux groupes existants et organisés;

ouvriers à marcher en rangs serrés à la conquête de la journée de huit heures en leur recommandant l'union et la discipline et en leur promettant qu'au jour de la bataille, les étudiants seront avec eux» (Annecy, Arch. départ., cabinet du préfet, non répertorié).

⁸⁶ *Genevois*, 21 déc. 1893.

⁸⁷ *Ibid.* 22 déc. 1893; *Tribune de Genève*, 22 déc. 1893.

⁸⁸ *Le Courrier*, 24 déc. 1893.

Décident:

1. Il n'y a pas lieu pour les étudiants socialistes de tenir le présent congrès et de se réunir en congrès internationaux.

2. Le devoir des groupes d'étudiants socialistes et des travailleurs intellectuels est de rallier dans leur pays respectif le parti ouvrier, c'est-à-dire la partie des travailleurs constituée sur ce terrain de classe pour la conquête des pouvoirs publics.

La motion fut cependant rejetée par toutes les autres délégations représentées: Belgique, Allemagne, Italie, Bulgarie, Pologne, Roumanie, Suisse, etc.

La première séance de travail fut consacrée à l'exposé de la situation dans les différents pays. Le délégué allemand, cité sous le nom de «Lux» par la presse, (Rosa Luxembourg?) évoqua les difficultés légales qui entravaient la propagande socialiste Outre-Rhin; néanmoins, il y avait dans les Universités germaniques des groupes socialistes comptant 30 à 40 membres qui osaient se déclarer ouvertement comme tels; ils étaient entourés d'une foule de sympathisants qui n'osaient s'afficher «dans la crainte de briser leur carrière». Puis vint le tour d'un délégué bulgare qui fit un long exposé historique sur la situation dans son pays et dénonça la tyrannie de Stamboulov. Thercelin, délégué de Paris, indiqua que la concentration de 8000 étudiants au Quartier Latin créait des conditions extrêmement favorables à la propagation des idées socialistes. Rakowsky monta ensuite à la tribune au nom des étudiants roumains de Jassi et Bucarest. Comparant les étudiants roumains aux étudiants suisses, il fit remarquer que si la presque totalité des premiers étaient – dans l'émigration – socialistes, beaucoup d'entre eux retournaient ensuite à la bourgeoisie dont ils étaient issus, de sorte que ne subsistait en définitive qu'un noyau de fidèles; les étudiants socialistes étaient peut-être moins nombreux parmi les Suisses mais ils restaient socialistes⁸⁹...

A l'issue de cette première journée, le professeur Schiff, directeur du laboratoire de physiologie, apparut dans la salle. Il était très populaire parmi les étudiants slaves de la Faculté de médecine; on l'accueillit par des ovations et on le pria de monter à la tribune. Après avoir félicité les congressistes et magnifié le socialisme comme

⁸⁹ D'après la presse genevoise, déc. 1893–janv. 1894.

«la plus grande vérité de notre époque», il insista sur l'importance de la propagande auprès des masses, mission qui convenait parfaitement à la jeunesse, et termina son allocution par une tirade contre l'anarchisme et la violence: «Nous qui avons été les militants de nombreuses révolutions, déclara-t-il, nous savons mieux que personne que la violence est inutile. Combien de fois ne sommes-nous pas revenus navrés des barricades, en considérant, d'une part, le sang versé, les sacrifices faits, et d'autre part, le peu de résultats obtenus. Aujourd'hui, si nous ne faisons pas de barricades, nous ne devons pas moins combattre les excès de l'anarchisme. L'anarchisme enfante l'anarchisme bourgeois, qui a pour conséquence la misère des classes inférieures.» Aux étudiants revenait la tâche de combattre cette doctrine dangereuse et de faire triompher le socialisme dans les masses. Le lendemain, tous les orateurs prirent position contre l'anarchisme. Ce qui n'empêcha pas le *Courrier de Genève*, avec une évidente mauvaise foi, de dénoncer les congressistes comme des adeptes de la propagande *par le fait*. «Il faut constater tout ce qu'il y a de fâcheux pour nos Universités de compter de tels élèves» écrivait le quotidien catholique. «Il y a là comme une profanation de la science. D'autre part, si l'esprit socialiste peut ainsi prendre position officielle dans les laboratoires universitaires, comment se garantir de la fabrication clandestine des explosifs contre laquelle tous les Parlements sont en train de voter des lois de préservation. Il faudra donc désormais que les Etats paient tout à la fois des professeurs de chimie pour apprendre à fabriquer des bombes et des commissaires de police pour empêcher l'application de la science acquise. Ne serait-il pas plus sûr et moins coûteux, concluait le journal, de moraliser les professeurs et les étudiants et de ne pas leur laisser débiter trop de doctrines anarchistes?»

Le congrès débattit encore de l'antisémitisme ainsi que de la criminalité considérée du point de vue social. Enfin, sur proposition des délégués orientaux, deux motions furent adoptées à l'unanimité, l'une sur la paix, l'autre sur l'antisémitisme:

«Le congrès proteste énergiquement contre les mesures spéciales prises par le gouvernement russe envers les étudiants israélites et particulièrement contre les socialistes israélites.

Le congrès émet le vœu d'une fête universitaire internationale de la paix et invite les étudiants socialistes aidés de toutes les bonnes volontés à faire la propagande en faveur de cette fête, qui pourrait être fixée au 15 mai.»

Le comité d'organisation fut encore saisi d'une proposition tendant à créer une Fédération internationale des étudiants socialistes; elle fut jugée prématurée, vu que dans certains pays la législation empêchait une telle affiliation; pour tourner la difficulté, on décida simplement de créer un Secrétariat international des étudiants socialistes, avec siège à Genève⁹⁰.

(Sera continué)

Nous sommes redevable à Elka Latinova-Mysyrowicz pour la traduction des sources russes et bulgares utilisées dans cette étude.

⁹⁰ *Idem.*